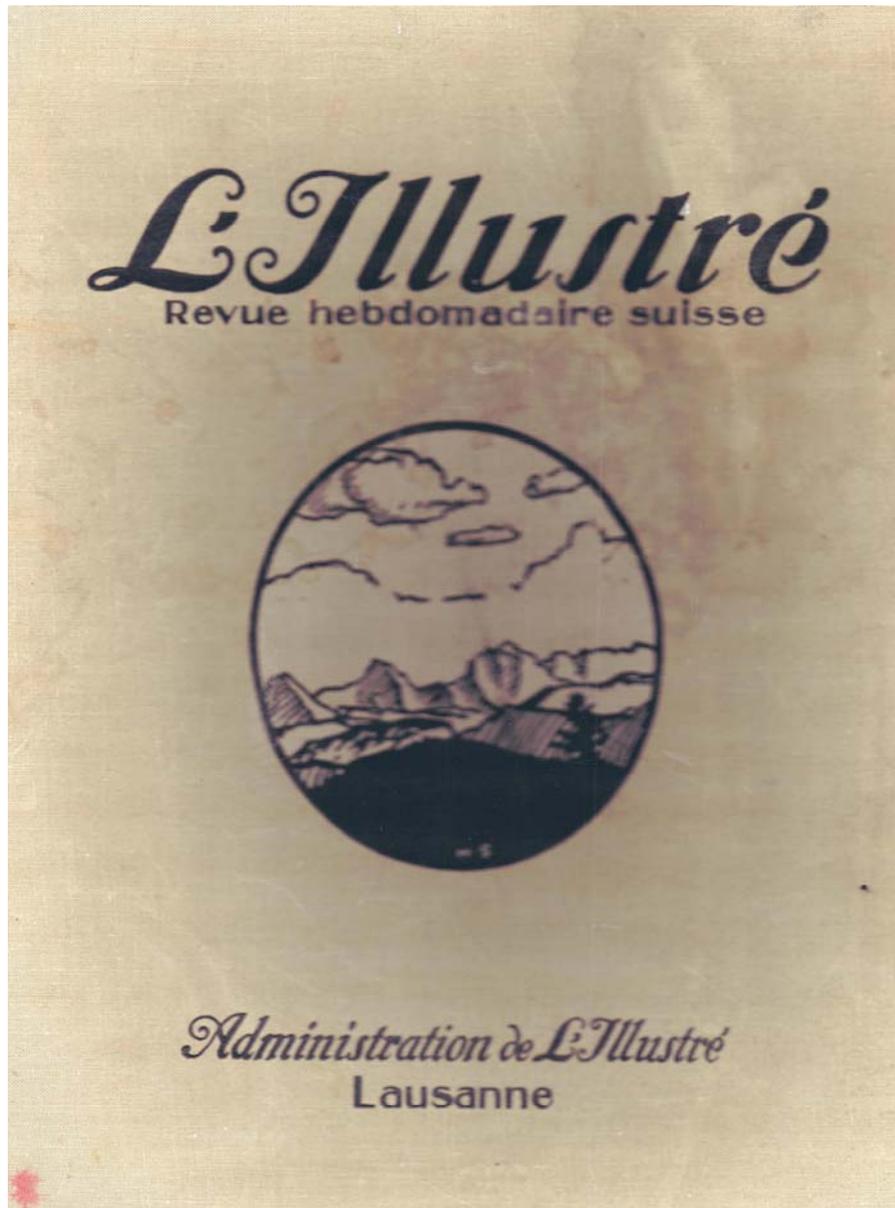


Une année de la vie d'un journal – L'Illustré 1935 –



Mais que se passe-t-il donc en 1935 ? La montée des fascismes. L'Italie fait la guerre à l'Ethiopie du 3 octobre 1935 au 9 mai 1936, avec une occupation du pays jusqu'en 1941. Il s'agit-là de la seconde tentative de mettre la main sur ce pays, puisque la première date de 1896.

En tout, avec au pouvoir des chefs d'état vaniteux et guerriers, on sent qu'un conflit monstrueux se rapproche. Et malgré cela, il faut bien vivre. Ce que l'on fait tout en gardant en soi cette angoisse latente que les événements ne se précipitent. On attend l'explosion. On pourra croire de temps à autre que la paix pourrait vaincre, mais sans trop d'illusion.



Toute une ville sens dessus dessous à cause d'un nègre de 22 ans ! A Shelby, dans l'Etat de Tennessee, un jeune nègre nommé Harris a comparu dernièrement devant le tribunal sous l'inculpation de viol sur la personne d'une blanche. Pendant que les débats se déroulaient, la population, surexcitée, voulut s'emparer de l'accusé pour le lyncher. Mais la garde nationale veillait. Il y eut une mêlée si sanglante que pour mettre le nègre en sûreté, la troupe dut le déguiser en soldat et lui dissimuler le visage sous un masque à gaz pour le faire échapper !



Lorsque la populace s'aperçut que le nègre avait disparu, elle tourna sa colère contre les autorités et mit le feu au tribunal.

Les lynchages aux Etats-Unis

Les Américains affectent volontiers à l'endroit du vieux monde un air de supériorité qui, à certains égards, fait songer à la mentalité des nouveaux riches. Mais, de même que ceux-ci n'ont pas encore de traditions, les pays jeunes sont pour ainsi dire sans passé. C'est ce qui explique, avec les haines de race, pourquoi les Etats-Unis sont périodiquement le théâtre de ces abominables scènes de sauvagerie : les lynchages. C'est là une tache, une honte pour la civilisation de ce grand et noble pays. Les autorités s'efforcent, certes, de refouler ces débordements, mais souvent en vain, hélas. Rappelons à ce propos que la « justice de Lynch » s'exerce en général au détriment des noirs.



Il ne fallut pas moins de 600 gardes nationaux pour tenir en respect les émeutiers de Shelbyville. Bilan : 2 morts et 19 blessés.

(Photos Acme, New York Times et Scherl)



Les Américains de couleur protestent... A Washington, des étudiants nègres ou mulâtres ont organisé en pleine rue une manifestation contre la barbare « loi de Lynch ». A cet effet, ces jeunes gens se promènèrent avec une corde au cou et une pancarte de protestation.

Les Etats-Unis très en avance sur le plan technique, restent primitifs sur bien des points de société. Peine de mort, racisme, haine des autres races, c'est un pays où il vaut mieux être blanc que noir ou rouge ou jaune.

un rôle. C'était le commandant Never surgi de je ne sais où, qui, prenant Jeanne par les épaules lui disait :

— Calmez-vous !... Je le veux ! Il le faut !

Maîtrisée par la poigne de fer du commandant, troublée par le regard froid dont il l'enveloppait, Jeanne éclata en sanglots.

— Voulez-vous vous occuper d'elle, mademoiselle ! » dit Never à Clotilde, puis se tournant vers moi :

— Que s'est-il passé ? me demanda-t-il d'une voix brève.

Sottement décontenancée par cette question à laquelle j'aurais pourtant dû m'attendre, je restai un moment silencieuse.

— Oh ! je ne vous demande pas ce que vous faisiez toutes trois sur le pont ! reprit Never avec quelque impatience... Je sais que vous vouliez me fausser compagnie... mais seulement ce qui s'est passé entre votre commandante et ce matelot qui n'avait pourtant pas eu, je pense, l'outrecuidance de s'opposer à votre projet ?

J'aurais dû mentir, je m'en aperçois maintenant, mais j'étais si troublée par la scène dont je venais d'être témoin et aussi par l'aveu de notre hôte, que je ne pensai pas à imaginer un mensonge plus ou moins adroit :

— Jeanne a cru reconnaître le matelot qui était de quart sur la passerelle...

— Non, non ! Je n'ai pas cru ! protesta Jeanne qui avait à peu près recouvré son sang-froid. Je suis certaine que l'homme qui était là est Jean-Louis... mon fiancé... On le croyait péri en mer... Vous l'avez donc recueilli à bord ?

Never n'avait pu dissimuler un mouvement de surprise — ou peut-être de contrariété. Mais presque immédiatement il s'était ressaisi :

— Nous sommes en plein roman, mademoiselle, fit-il d'un ton bonhomme... Vous êtes victime d'une grande tension nerveuse. Il n'y a personne du nom de Jean-Louis à mon bord. D'ailleurs, vous pouvez venir avec moi, vous verrez bien que l'homme de quart n'a rien de commun avec celui que vous croyez. Venez !!!

Nous l'accompagnâmes sur la passerelle. En l'apercevant, l'homme de quart salua, et j'eus l'impression très nette que l'homme qui était maintenant devant nous n'était pas celui contre lequel notre « capitaine » avait levé son couteau quelques minutes plus tôt ! Jeanne hochait la tête :

— Non, non ! Ce n'est pas lui ! Et pourtant...

Puis, vivement, comme si une idée nouvelle venait soudain de s'imposer à elle :

— Il était là... Il n'y est plus ! C'est vous qui l'avez fait disparaître ! lança-t-elle àprement au visage du commandant.

— Ce serait de l'escamotage ! ricana Never.

— Vous avez donné des ordres !

— Comment l'aurais-je pu ? Je ne vous ai pas quittés !

— Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je suis sûre que Jean-Louis...

Never ne la laissa pas achever :

— Vous êtes très fatiguées, mesdemoiselles, fit-il avec une indulgente pitié, et vous feriez mieux de profiter de mon hospitalité pour vous refaire des forces plutôt que de tenter de rocambolesques évasions. —



LE TEMPS DES FAGOTS

Croyez-vous donc que je vous aurais laissées partir ? C'aurait été de la folie de ma part ! Regagnez vos cabines, je vous prie, et dormez...

A quoi bon lutter davantage ? Jeanne le comprit. Never nous ramena à la porte de la cabine de Jeanne. Arrivé là, il me prit par la main :

— Tâchez de la calmer, me dit-il à voix basse. L'hallucination qu'elle vient d'avoir est l'indice d'une grande dépression nerveuse qu'il faut à tout prix enrayer.

Jeanne avait-elle entendu ce que Never venait de me dire ? Toujours est-il qu'elle revint sur ses pas et très calme, très maîtresse d'elle-même :

— Capitaine, je vous en supplie : ayez pitié de moi ! Si Jean-Louis est à bord, accordez-moi la joie de le voir, de passer une heure près de lui. Si vous voulez, même, je ne lui parlerai pas, il pourra ne pas me voir. Mais, je vous en conjure, que ce bonheur me soit donné une fois. Tout le reste m'est égal. Ensuite, vous ferez de moi ce que vous voudrez. Je serai votre esclave...

Un instant je fus tentée de croire que Never avait raison : pour parler ainsi, Jeanne devait être folle. Mais loin d'être, comme moi, surpris de ce langage, le commandant en parut touché :

— Mademoiselle, répondit-il lentement, presque gravement, s'il était en mon pouvoir de faire quelque chose qui vous fût agréable, je n'y manquerais pas, et sans vous poser la moindre condition, soyez-en assurée. Mais, je vous répète que vous avez été trompée par une ressemblance...

Jeanne haussa les épaules avec cette irritation que l'on éprouve toujours quand on a la certitude d'être à la fois en possession de la vérité et dans l'impossibilité de le démontrer.

Never ne vit pas ou ne voulut pas voir ce geste. Il fit deux ou trois pas en murmurant des mots que je ne compris pas, puis, se laissant tomber sur un siège, il avoua d'une voix toute changée :

— Vous m'avez fait beaucoup de peine, en voulant me quitter ainsi... oui, beaucoup de peine !

Cet aveu était si inattendu, mais si indiscutablement sincère que Jeanne s'approcha de moi comme si elle eût voulu me demander ce qu'elle devait en penser.

Mais sans même s'en apercevoir, le commandant poursuivait :

— Je vous ai recueillies parce que c'était mon devoir, mais très vite un autre sentiment est né en moi... J'ai cru que votre présence à mon bord allait avoir des conséquences heureuses pour tout le monde... faire de moi l'homme que je rêve d'être... Et voilà que vous voulez me quitter avant même que j'aie eu le temps de vous dire...

Le tour qu'avait pris la conversation avait de quoi nous surprendre. Never s'aperçut de notre surprise :

— Non, ne dites rien encore ! fit-il d'une voix sourde. Vous ne savez rien de moi... Et j'aurais tant de choses à vous apprendre... Mais en ai-je le droit ?

Il se leva et répéta rageusement :

— Oui, ai-je le droit ? Et avais-je le droit de vous recueillir si je ne voulais pas...

Il nous enveloppa encore une fois de son étrange regard et conclut :

— Non, bien sûr, je n'avais pas le droit ! Votre arrivée ici est une infraction à l'ordre, à la loi !

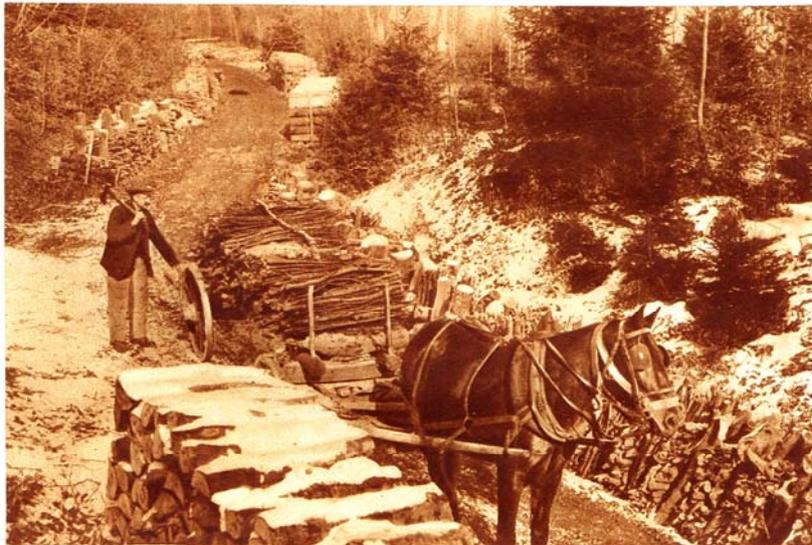
Comment pourrais-je m'étonner que ma vie s'en trouve compliquée ? Ah ! j'étais beaucoup plus heureux quand j'étais seul !

Il y avait dans ces derniers mots un si profond désespoir que Clotilde s'approchant de Never, lui dit du ton que l'on emploie pour parler aux enfants :

— Mais vous n'étiez pas seul. Les hommes de votre équipage...

— Ils ne m'intéressent pas, répliqua-t-il avec un geste à la fois irrité et méprisant. Ce sont des instruments !

Ce mot répété sur un ton d'exaltation bizarre nous rappela tout ce que nous avions remar-



LE RETOUR DU BUCHERON

(Photos Breitenstein, Monricher)

Des coutumes persistent malgré que le pays s'industrialise à marche forcée. On veut nous faire croire encore au « bon » vieux temps !



Flairant le danger, l'ours quitte sa tanière.

L'ours est l'unique mammifère qui, hibernant dans sa tanière, passe cinq à six mois de l'année sans prendre aucune nourriture et sans pour autant être en état de léthargie. Si, ce qui est probable, ses pulsations et sa respiration sont plus lentes durant cette période, il conserve cependant l'usage intégral de ses sens.

Il se retire à l'époque des premiers froids, en octobre ou novembre. De très jeunes ours, peu expérimentés, regagnent souvent leurs tanières à la première neige, en laissant des traces. Ils paient presque toujours de leur vie cette imprudence. Mais les ours âgés s'installent toujours avant les premiers flocons et ne laissent jamais de



Le « pisteur » montre une tanière aux chasseurs.



Sorti de sa tanière, l'ours se trouve nez à nez avec les chasseurs.

La chasse à l'ours brun

temps en temps, d'un côté sur l'autre, il dort plus qu'aux autres époques de l'année, mais il ne dort jamais sans arrêt. — Aucun ours ne reprend une ancienne tanière : ni celle dont il a été dérangé, ni celle dans laquelle il a déjà passé un précédent hiver. Il ne s'installera pas non plus dans une tanière ayant déjà servi à un autre ours.

Un chasseur qui s'enfoncerait dans une forêt, même réputée peuplée d'ours, sans s'être assuré au moins d'une tanière ou d'un ours rembuché préalablement, s'exposerait neuf fois sur dix à rentrer chez lui sans en avoir vu un seul. Ce sont des paysans qui cherchent à découvrir les tanières. Ils vendent ensuite à l'amateur le droit de chasse. — Aussitôt que la première neige commence à tomber, sans attendre une nouvelle chute qui recouvrirait les traces des bêtes, le chasseur se met à la recherche de celles de la surface boisée dans laquelle doit se trouver un repaire. C'est une grande erreur de penser qu'il soit facile de suivre les larges empreintes d'un ours imprimées sur la neige. Cet animal, extrêmement intelligent et rusé, embrouille astucieusement ses traces et dépiste facilement un chasseur novice.

leur propre gré leurs empreintes sur la neige. Cela prouve leur remarquable intelligence. — Les tanières sont ordinairement de trois sortes. Tel ours s'installera sous un arbre déraciné. Un autre se creusera dans le sol une tanière-terrier. Enfin, un troisième couchera sous quelques jeunes pins ou sapins dont les branches lui forment une espèce de hutte. A quelque endroit que soit la tanière, son issue est toujours orientée vers le sud, car, en hiver, les rares rayons de soleil arrivent du sud, tandis que la bise vient du nord. Pendant les deux ou trois premiers jours, l'ours reste toujours couché près de sa tanière, sans y entrer, se tenant aux aguets, prêt à fuir à la moindre alerte. Même rentré dans sa tanière, il demeure méfiant et attentif pendant environ un mois. Par contre, à partir du 20 décembre, il se tient obstinément dans son trou. Exception faite des cas où le chasseur commettrait des fautes graves : cris, toux, sondage du sol avec une perche, l'ours le laissera non seulement s'approcher tout près, mais même, parfois, littéralement traverser sa demeure, sans aucune réaction qui trahisse sa présence.

Aucun ours, en hiver, ne sort de sa tanière de son propre gré. Couché en rond et se retournant de



Un ours brun de belle taille.

On chasse généralement l'ours soit à la tanière, soit en battue. Sauf quand la tanière se trouve dans un fourré, cette sorte de chasse est relativement facile. Le pisteur qui a vendu la tanière amène son client sur les lieux et le poste de façon à bien voir l'orifice de la tanière.

Quelques cris ou sifflements, et aussi le bruit de branches touchées au passage font lever et sortir un ours âgé. Un ours petit ou femelle, soit avec des nouveau-nés, soit avec des oursons d'un ou deux ans, est très long à faire sortir. Si l'ours, après divers bruits, ne sort pas, on prend une perche de 3 ou 4 m. pour sonder la tanière. C'est le paysan ou son aide qui procède à cette opération. Il est très rare qu'un

ours, même celui qui a fait le mort pendant un bon quart d'heure, la laisse s'effectuer; dès qu'il entend le frottement de la perche sur le sol près de sa tanière, il sort précipitamment. L'ours mâle annonce sa sortie de la tanière par un grognement et un reniflement sourd; la mère qui a des petits par une sorte de rugissement; une femelle seule sort toujours en silence. Les oursons nouveau-nés se révèlent ordinairement avant que leur mère quitte la tanière: au premier bruit près de celle-ci, l'ours s'énerve, se retourne et les oursons aussitôt commencent à glapir. La mère les fait sortir ordinairement l'un après l'autre, avant elle, et très rapidement.

La chasse à la tanière a l'avantage de permettre à plusieurs chasseurs, non seulement de voir, mais même de tirer l'ours. Elle a le défaut d'être de très courte durée.

La battue dure beaucoup plus longtemps. Elle est plus émouvante, surtout au moment où on entend les premiers cris des rabatteurs et surtout



Trois hommes vigoureux ne sont pas de trop pour traîner le corps d'un ours.

les « le voilà » qui annoncent l'approche de l'animal. Souvent elle permet au chasseur d'apercevoir un ours à une cinquantaine de mètres, quelquefois même de plus loin, et de l'admirer marchant lourdement dans le paysage féérique de l'épaisse forêt saupoudrée de neige. Elle a un défaut: ce n'est ordinairement qu'un seul chasseur qui voit et tire l'animal. Débusqué de son repaire, l'ours emprunte toujours une direction unique et permanente: c'est vers le côté sud de la surface où il est cerné par la battue, et il traversera toujours cette ligne sur un point qui peut être déterminé. C'est l'intersection de l'arc méridional de la surface cernée, avec la dernière piste qu'il a faite des semaines auparavant en gagnant sa tanière. C'est sur ce point qu'un bon chasseur doit se poster, s'il chasse seul, ou y placer son invité, car c'est le seul point où l'on puisse infailliblement voir et tirer un ours encerclé.

Contrairement à toutes les autres battues, les rabatteurs, dans une battue d'ours, restent immobiles; ils doivent crier et faire du bruit sans quitter leurs places respectives, et ceci jusqu'au signal de la fin de la battue. En agissant autrement, on risque non seulement de tout manquer, mais de voir des rabatteurs blessés et tués, soit par une balle égarée, soit par un ours blessé et retourné dans le cercle; mais comme, sauf de très rares exceptions, l'ours ne se lève pas aux cris de la battue, un petit détachement d'hommes expérimentés et sûrs se charge de le faire déguerpir.

Tandis que l'ours rencontré occasionnellement dans la forêt n'attaque jamais l'homme, sa chasse est très dangereuse. La femelle ayant des oursons attaque toujours le chasseur. Il en est souvent de même pour l'ours touché par une balle. Et il le font avec une rapidité foudroyante qu'on ne soupçonnerait pas possible en considérant leur aspect lourd. Les ours sont très résistants aux blessures, même les plus graves. C'est ce qui constitue le danger de cette chasse, car si une balle bien placée dans la tête les abat immédiatement, un projectile, même explosif, dans les poumons, la fois ou les testicules leur laisse encore assez de force pour, avant de mourir, le chasseur maladroit. Les pattes de l'ours, armées de griffes énormes, actionnées par des muscles extrêmement puissants, sont des armes encore plus redoutables que ses dents. Le chasseur qui ne sortira de leur étreinte que défiguré ou estropié, pourra s'estimer heureux, car le plus généralement il restera sur place, le crâne brisé, le torse broyé. Remarquons cependant que l'ours ne mange jamais l'homme; même quand il rencontre par hasard un cadavre humain; le plus souvent l'enterre et le recouvre de branches mortes.



Epilogue d'une chasse à l'ours en Russie.

L'époque est à cet état d'esprit: on tue tout ce qui passe à portée de fusil: ours, loups, chamois, bouquetins et autres animaux, de telle manière que ceux-ci disparaîtront presque tous complètement et qu'il faudra les réintroduire un jour.

Mais en fait on ne massacre pas que les animaux. Tout homme qui présente une once de différence, dans la peau, dans les coutumes, dans sa manière de penser, est éliminé de la surface de la planète. L'homme blanc règne qui impose son mode de vivre. Le reste ne compte pas.

35 cts · No 12
57^eme année

21 mars 1935
Paraît le jeudi

L'Illustré

« L'ILLUSTRÉ » S. A.,
27, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL:
Imprimerie Ringier & Cie S. A., Zofingue

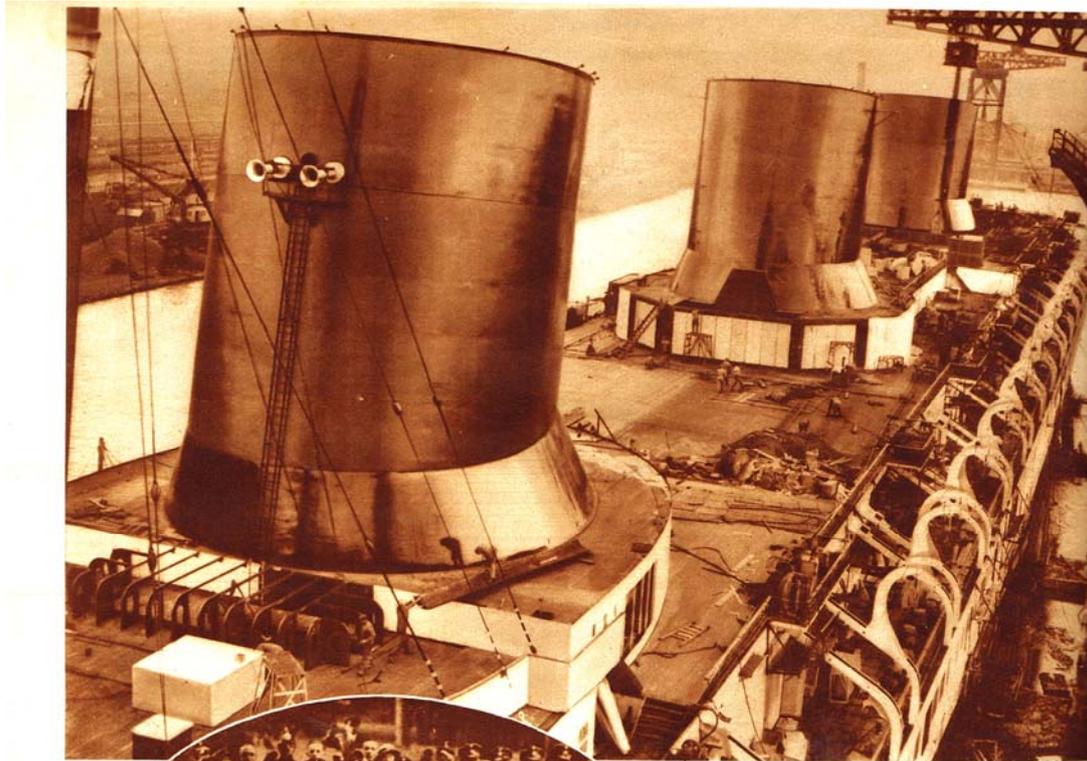


NUMÉRO DU
SALON DE L'AUTO

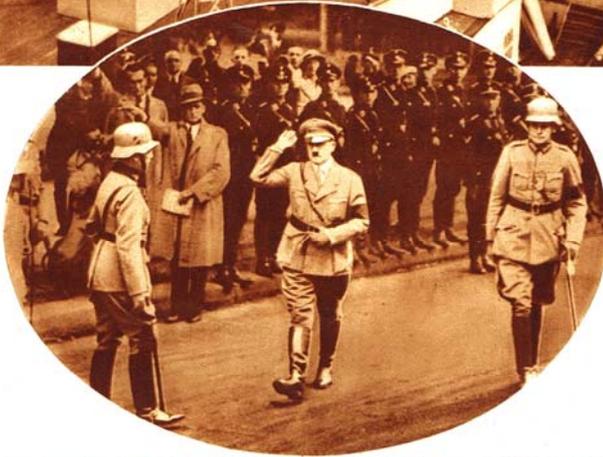
Le rêve d'Icare
se réaliserait-il enfin ?

Un parachutiste américain a tenté dernièrement, avec succès, une curieuse expérience : il a sauté dans le vide du haut d'un avion volant à l'altitude de 4000 m., puis, en se servant de sortes d'ailerons, il a exécuté librement quelques mouvements. Et lorsque ses forces faiblirent, notre nouvel Icare ouvrit son parachute et se laissa choir selon toutes les règles de l'art. L'« homme-chauve-souris » compte poursuivre ses essais.

Le voilà l'ancêtre du by jump ou du wingsuit.



Vers l'achèvement du plus grand paquebot du monde : l'état du pont supérieur de la Normandie, en construction à St-Nicolas.



Médaille : L'Allemagne réarme. — Hitler et, à droite, le ministre de la Reichswehr, arrivent au Conseil des ministres où a été définitivement décidé le nouveau statut militaire allemand.



« Tel qui croyait prendre est pris ! » Le trop fameux inspecteur de police Bony, dont on parle tant au sujet des affaires Cotillon, etc., a été arrêté l'autre jour. Il avait tout d'abord semblé-t-il, de prendre le large.



« L'Aigle noir » au service du roi des rois. — Le colonel Julian, aviateur noir de New-York, s'est mis à la disposition de l'empereur d'Abyssinie pour le cas où une guerre éclaterait entre ce pays et l'Italie.

TARIF DES ABONNEMENTS : S'abonne : 3 mois = fr. 3.80 / 6 mois = fr. 7.50 / 1 an = fr. 13.— / Prix des annonces selon tarif. Compte de chèques postaux : Lausanne No 11/2193. On peut s'abonner dans tout bureau de poste suisse. Téléphones : Lausanne 22.851; Zollikofen 81.611. — REGIE DES ANNONCES : Ringier & Cie S. A., Zollikofen. PARTIE REDACTIONNELLE : Nos illustrations ne peuvent être reproduites sans notre autorisation. La clôture des pages illustrées a lieu le lundi à midi. / Directeur : Dr H. Brack. • Edit. : • L'Illustré • S. A., 27, rue de Bourg, Lausanne. / Réd. : Rob. ...

Le Normandie sera construit de 1931 à 1935. Il sera le plus grand paquebot du monde. Il servira de transport de troupes pendant la guerre, rebaptisé La Fayette en 1941. Sa démolition date de 1946. Le bateau, malgré toutes ses qualités et le travail inouï qu'il a coûté, n'aura donc navigué que pendant 11 ans. Beau gaspillage de forces humaines et de matériaux.

Un Suisse fait des timbres pour la Turquie

Dans une imprimerie de Genève, on travaille actuellement à l'exécution d'une commande extraordinaire et d'un ordre tout nouveau. Le gouvernement turc a passé à une firme suisse une commande de timbres-poste. Un artiste suisse, le peintre genevois Jules Courvoisier, en a établi les maquettes. — Depuis que Kemal Pacha est son tout-puissant dictateur, la Turquie s'est entièrement transformée. D'un Etat arriéré et archaïque, elle s'est muée en un pays moderne, européanisé qui réalise avec succès son passage du moyen âge à l'époque contemporaine. L'une des innovations les plus importantes du régime républicain fut l'octroi à la femme turque, jusque là entièrement soumise à l'homme, de droits politiques égaux. Le voile tomba, les harems s'ouvrirent : l'esclavage de la femme était aboli. Aujourd'hui, la femme turque est la femme la plus avancée d'Europe ; elle est l'égale de l'homme dans tous les domaines. Toutes les professions lui sont ouvertes. Elle possède le droit de vote et celui de participer en égale à l'essor de son pays. — Droit de vote, liberté dans l'exercice des professions — c'est là ce qu'ambitionnent les femmes du monde entier. Dans plusieurs pays, elles ont conquis un certain nombre de ces droits. Des femmes héroïques, distinguées dans leur profession, engagèrent toute leur personnalité dans la lutte pour l'égalité des droits de la femme. En Angleterre, en Amérique, en Allemagne et dans beaucoup d'autres pays, un mouvement est né et il est devenu aujourd'hui un facteur qu'aucun gouvernement ne peut plus ignorer. — L'Association pour la conquête des droits de la femme vient d'être invitée par le gouvernement turc à tenir son XIIme Congrès à Istantoul. Ce congrès s'ouvrira le 18 avril. A cette occasion, le gouvernement d'Ankara a décidé, pour la première fois dans l'histoire de la philatélie, d'émettre un timbre exceptionnel: le timbre de la femme. — Jusqu'ici, il y a eu des timbres à l'effigie d'hommes célèbres. De temps à autre, une femme, mais jamais encore depuis qu'il existe des timbres-poste, un gouvernement n'a émis des timbres-poste de la femme... pour la femme. C'est ce qui arrive aujourd'hui en Turquie. — En tirage strictement



Jules Courvoisier, auteur des timbres « Pro Juventute » et de ceux que la Turquie vient de commander pour honorer la femme.

Lanité Döner, la grande féministe turque.



Les timbres turcs émis à l'occasion du XIIIme Congrès suffragiste international, qui aura lieu prochainement à Istantoul (Constantinople).

limité, deux séries de timbres vont paraître. La première série illustre en de charmantes vignettes, dont l'exécution sont dus au peintre genevois Jules Courvoisier, les différentes professions auxquelles la femme a eu accès au cours de son émancipation. En commençant par l'ouvrière et l'employée, ces vignettes présentent : la femme tylo, symbole de la grosse masse des femmes qui cherchent leur pain ; l'aviatrice ; la femme agent de police ; la femme lettrée ; l'institutrice, l'artiste et la citoyenne en pleine possession de tous ses droits. La seconde série proclame la gloire de la femme, en présentant des femmes qui se sont imposées au monde. Six timbres sont consacrés aux lauréates du prix Nobel : Mme Curie qui découvrit le radium, Jane Adams et Berta von Suttner, lauréates du Prix de la Paix ; aux trois titulaires du Prix de Littérature : Grazia Deledda, Selma Lagerlöf et Sigrid Undset. Le septième timbre de la seconde série est à l'effigie de la fondatrice des organisations internationales : l'Américaine Chapman Catt. Le huitième timbre, qui sera le plus grand de la série, est à l'effigie de Kemal Pacha lui-même paraît dans cette série, en tant que libérateur de la femme turque.

Ces timbres constituent l'une des plus grandes nouveautés de l'année. Leur valeur est déterminée par la rareté du tirage et de la durée de validité (une seule année). Ces timbres sont d'autant plus intéressants pour le collectionneur et le profane, qu'ils ont été conçus entièrement en Suisse. Il arrive fréquemment que les gouvernements font imprimer à l'étranger leurs timbres, de valeur, et les timbres-poste sont des papiers de fabrication étrangère. Mais, dans le cas présent, les organisations féministes du monde entier ont assumé en commun avec les autorités turques, la fabrication, l'utilisation et le contrôle de ces timbres. Aussi a-t-on choisi un lieu se trouvant pour ainsi dire au centre du monde, également accessible et éloigné de toutes les parties : Genève, ville internationale, la Suisse. — Les nouveaux timbres sont exécutés sous le contrôle d'un plénipotentiaire turc, puis ils sont envoyés en Turquie. L'Association féminine en garde en dépôt une petite quantité qui sera vendue au siège des relations féminines de Genève.

Quand Courvoisier nous faisait les plus beaux timbres du monde ! Et puis tout d'un coup, pour les PTT, on ne sait trop pour quelles raisons, économiques sans doute, pof, plus de timbres Courvoisier ! Et sans doute pour cette entreprise, l'un des fleurons de notre économie suisse, la clé sous le paillason.



À quand le vote féminin en France?
La cause des droits civiques de la Française progresse peu à peu, aussi les suffragistes déploient-elles d'efforts. Joyeusement, elles prennent la main à la pâte, faisant même, selon les jours, office d'afficheuses.



Frères ennemis...
La Grèce connaît l'amertume des dissensions intestines : après la répression de la tentative de révolution de Venizelos, les conseils de guerre fonctionnent à plein. Déjà plusieurs condamnations à mort ont été prononcées, d'autres à des peines de réclusion à perpétuité ou à long terme, sans parler des dégradations. Notre photographie montre précisément une scène de ce genre : on commence par arracher la cocarde nationale, puis suivent les insignes du grade, etc.



M. Eden chez Staline. — Le jeune et brillant ministre anglais vient de faire une véritable tournée des capitales européennes : Paris, Berlin, Moscou, Varsovie, Prague. Résultera-t-il de ces colloques quelque chose de positif dans le sens d'une consolidation de la paix? C'est ce qu'on voudrait espérer, mais la liste des conférences internationales est déjà si longue... De gauche à droite, MM. Eden, Staline, Molotov, Maïski, lord Chilston et Litvinof. (Photo Sojus, Moscou)



Le pape Pie XI.
Buste en cire destiné à un musée canadien dans le genre du fameux Musée Grévin de Paris.

Les femmes luttent pour le droit de vote en France, Staline est déjà bien en place et fanfaronne.



La commission scolaire fait son entrée, accueillie par l'instituteur souriant.



L'œil scrutateur des experts !



L'examen de lecture. Une élève lit à haute voix, le suivant se prépare.



La tenue des cahiers, les dessins, tout, en un mot, retient l'attention de ces messieurs !



Les « chœurs imposés » doivent être exécutés de mémoire.

Examens au village

Aux premiers jours du printemps, on « examine » sur toute l'étendue du territoire vaudois, des bords du Léman aux combes du Jura, de la Broye aux vallons perdus des Alpes. Si dans les villes et les bourgs on s'en tient, pour l'oral, à l'examen collectif de quelques branches, ne réservant les examens individuels qu'aux élèves achevant leur scolarité, dans les petits villages, où les classes sont peu nombreuses, on procède à la mode du vieux temps, à la fois minutieuse et paternelle. On passe en revue toutes les branches y compris la gymnastique. On interroge tous les élèves, en veillant à ce que chacun d'eux ait le loisir de mettre en valeur son savoir...

Puis vient l'appréciation des compositions, plus ardue que celle des dictées :

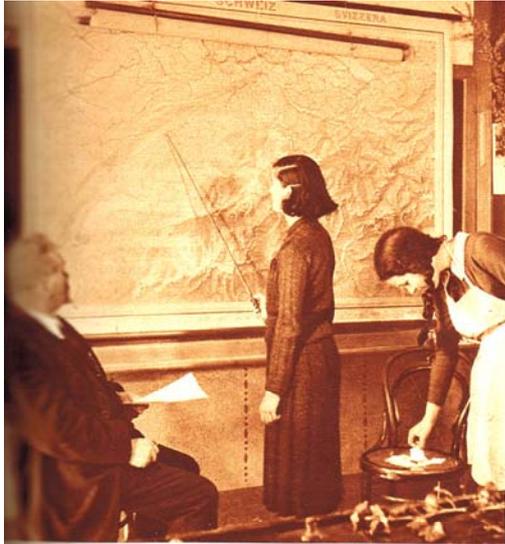
*Il faut relire en compagnie
Plus d'un travail original
Où la grammaire est mise à mal,
Mais où brille la fantaisie...*

Les travaux d'arithmétique demandent beaucoup de temps si l'on veut leur attribuer la note juste, mais les mathématiciens en herbe ont parfois bien jolies trouvailles et vous conduisent dans des

C'est ainsi que la commission scolaire de B. a décidé de consacrer deux journées à la « visite », c'est le terme populaire. Ces messieurs n'aiment pas aller comme des fous. Ils veulent prendre la peine de voir d'un peu près ce que les enfants ont fait au cours de l'année et s'il y a lieu, ou non — de féliciter le corps enseignant. — Le grand jour est venu. M. le président, suivi du secrétaire de la commission scolaire et du délégué de la municipalité, en habits du dimanche, font leur entrée dans la salle d'école. Le maître, souriant, s'avance, les élèves, tous debout saluent... Le grand pli officiel est ouvert et l'on procède sans retard aux examens écrits. Tandis que l'un de ces messieurs fait l'office de surveillant, les autres examinent les travaux de l'année, admirent un dessin particulièrement réussi, établissent des comparaisons entre l'écriture d'aujourd'hui et celle d'autrefois. C'est ensuite la correction de la dictée, selon le barème établi par l'autorité supérieure, laquelle heureusement, n'a pas encore accordé à nos écoliers le droit d'écrire comme ils voudront, ni admis l'axiome de certains novateurs trop pressés : *L'ortograf libr dan zun péi libr!*

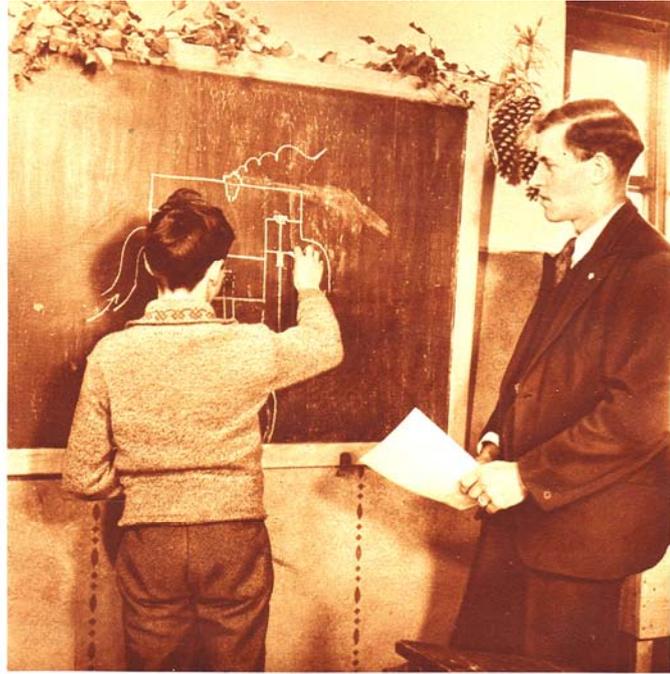


La récréation sous l'œil paternel



Examen oral de géographie. (A droite, l'élève suivante tire au sort la question à laquelle elle aura à répondre.)

... d'imprévu, où l'on ne s'ennuie pas... — La seconde journée est... oraux. C'est plus varié, plus familier, plus vivant. Ici, pas... et froid qui a désappris le sourire et intimide ceux qui se... devant lui ; pas d'examinateur vaniteux qui se pique d'étonner ses... le maître et les élèves par la profondeur de ses remarques et l'étendue... ; pas de gaffeur qui a oublié sa géographie et transporte... de déainvolture cités et montagnes... Mais un sympathique jury qui... même les petits, leur parle avec douceur, rit des réponses naïves,... « très bien » celles qui sont sensées et justes, sait mettre tout de... le timide et rendre confiance à qui se croyait perdu. Un jury qui... sur la bonne voie celui qui s'égarait et attendre une réponse qui



Ce moteur à explosion n'est-il pas proprement esquissé ?
Reportage photographique exécuté à Buchillon par Max Kettel, Genève. — Exclusivité « Illustré ».

ques épreuves, plutôt légères, à subir, un discours à écouter vers la fin de l'après-midi, les chœurs « imposés » à exécuter de mémoire et le mieux possible et ce sera la joie du retour à la maison, joie plus ou moins parfaite selon que l'examen aura été bon ou moins bon... — Quant aux experts, ils confrontent leurs notes, signent des registres, commentent les résultats, tandis que le « co-

mité des dames » achève d'examiner les travaux de couture des fillettes, depuis la bavette et les jambes de bas des toutes petites au mantelet et au jupon-combinaison des grandes de quinze ans.

Quand tout est terminé, ces dames et ces messieurs prennent part à une modeste col- (Suite à la page 420) A. ROULIER.



Les « dix heures ».



tarde à venir ou qui se rend compte que si l'enfant ne répond pas tout de suite, ce n'est pas toujours sa faute, et que s'il répond mal, c'est parfois qu'on le questionne mal... Après la distribution des petits pains, comme on chante de bon cœur quand vient la récréation, en dansant des rondes sur la place du village, les yeux brillants de joie, l'air radieux ! Car n'est-ce pas ? « Les enfants ne présentent rien fors que jeux et esbattements, il ne leur chaut que du temps présent et ne pensent point à ce qu'il est à venir » Le temps à venir, pour eux, ce sont les vacances, dès ce soir même ! — Encore quel-



Les examens sont terminés. — M. le président de la commission scolaire adresse quelques paroles d'encouragement aux élèves et souhaite bonne chance à ceux qui ont fini leurs classes.

On aura connu tout ça ! Fais-toi beau pour les examens... Les adultes sont des rois !

Il s'est rapproché d'elle et a entouré sa taille de son bras.

Elle répond d'un ton indifférent à sa question : — Pourquoi pas, si cela vous fait plaisir !

Mais il ne la lâche pas ; au contraire, il approche son visage du sien, et lui donne un baiser. Elle semble lointaine, sa respiration même ne s'accélère pas.

Renner lui murmure des mots passionnés et l'enferme plus fortement de ses bras ; il a une manière d'agir qui peut facilement faire perdre la tête à une jeune fille. A cet instant même, on entend le bruit des sabots d'un cheval descendant la forêt. Le lieutenant écoute, mécontent. Il n'y a pas de doute, un cavalier s'approche. Il abandonne Violanta et s'approche du chemin. Un adjudant, à cet instant, débouche :

— En avant, lieutenant. Quartier de nuit à Frutnellen. Rassemblez sans retard vos hommes et conduisez-les.

Le lieutenant, les talons joints, note l'ordre. L'adjudant salue, tourne bride, et s'éloigne. Aussitôt, Renner retourne auprès de la jeune fille. Il lui prend le bras avec violence presque.

— Demain, c'est dimanche, lui souffle-t-il à la tête. Je serai libre. Demain soir, je reviendrai, veux-tu me laisser entrer dans ta chambre ?

Son regard plonge dans celui de Violanta ; mais son regard à elle brille d'un autre feu, rêveur presque, comme si ses pensées étaient bien loin de lui. Il n'attend pas sa réponse, se retourne, et descend vivement dans la direction du chalet. Sans prononcer une parole, Violanta l'a entendu tout de même et n'a pas dit non !

Au bout d'un moment elle se lève à son tour, prend légèrement ses bras, redresse sa taille svelte et redescend, prudemment, vers le chalet. Sur la route, devant le chalet, les soldats sont rassemblés ; à sa vue, des plaisanteries fusent, tandis que le lieutenant lui lance un regard enflammé, pour reprendre aussitôt son ton rude de commandement :

— En avant, marche !

Le petit détachement s'ébranle, monte la pente et disparaît dans la forêt.

Violanta monte l'escalier, et, fatiguée, tourne la tête pour voir une fois encore ceux qui s'éloignent. Zureich, son père, sort de l'écurie et s'approche d'elle :

— Alors, te voilà, enfin ? lui dit-il.

Violanta s'éloigne sans répondre.

Un instant plus tard, elle s'affaire dans la chambre et dans la cuisine, où sa mère l'a reçue en rougissant. La chambre et la cuisine, chez les

Zureich, sont plus misérables que partout ailleurs. Le plancher de sapin est recouvert d'une couche de crasse, la poussière recouvre les vitres des fenêtres, les chaises, les ustensiles, tandis que la table, de sapin aussi, au milieu de la pièce, est grasseuse. La cuisine est chaude, noire, emplie de fumée, formant un cadre digne de la sorcière grondante qu'est la mère Zureich, qui ne connaît pas l'usage du balai.

Ce qui étonne par contre, c'est que Violanta soit si propre de sa personne. Son calme et sa lassitude se révoltent un instant contre la façon de faire et de crier de la vieille femme. Puis elles continuent à aller et venir ; Violanta place sur la table sale et grasse trois cuillers et une bouteille verte. Peu après, le père Zureich monte l'escalier ; il traîne après lui une odeur de transpiration et d'écurie qui emplit la pièce ; il s'assied et approche la bouteille de ses lèvres. Après avoir avalé une forte gorgée, il repose la bouteille sur une chaise près de la table. La mère Zureich apporte alors une soupière de terre dont

l'odeur enlèverait toute envie de manger à quiconque. D'un pas feutré — elle porte de vieilles savates en loques — elle s'assied à son tour et plonge la louche dans la soupière ; mais comme elle tient mal la louche, le liquide bouillant se répand sur la table et sur sa main ; elle jure et s'essuie à sa robe. Puis, elle se rapproche de son mari. Violanta entre à son tour, s'assied, et le repas du soir commence. Ils forment un misérable groupe ; Zureich et sa femme étendent largement leurs coudes, mangent avec bruit, tout en laissant la soupe s'écouler aux coins de leur bouche ; leur façon de manger a quelque chose de bestial.

Violanta mange plus lentement, mais tient aussi les coudes sur la table ; mais dans son regard comme



Jeune fille de la Suisse centrale.

(Photo Tuggener, Zurich.)

La beauté n'a pas d'époque.



Grâce aux larges fenêtres, l'intérieur de la « flèche rouge » respire de clarté.

La flèche rouge.

C'est sous ce nom — dû à la vitesse et à la couleur de ces véhicules — que l'on désigne les nouvelles automotrices mises hier en service sur certains secteurs du réseau fédéral. Élégantes, confortables, admirablement suspendues, elles atteignent en soixante secondes une vitesse de 100 km. à l'heure, qu'elles peuvent porter à 125, voire 140 km. De même, les arrêts sont presque instantanément. Pour donner une idée de la rapidité de la flèche rouge, nous dirons simplement qu'elle est en mesure d'assurer le parcours de Berne à Lausanne en une heure et de Lausanne à Genève en une demi-heure. Ces splendides machines, vrais chemins de fer de l'avenir, sont de fabrication entièrement suisse (Winterthur, Sécheron et Baden).



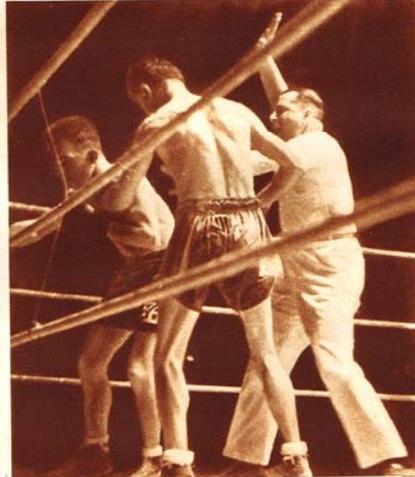
Comme en auto, les voyageurs distinguent le paysage en entier, notamment en avant. (Photos L. Jeck, B.)



Petit-Biquet riposte à un swing de Dubois.



Un corps à corps se prépare. (Photos Kettel, Genève)



L'arbitre proclame la fin du combat, par knock-out debout du Belge.



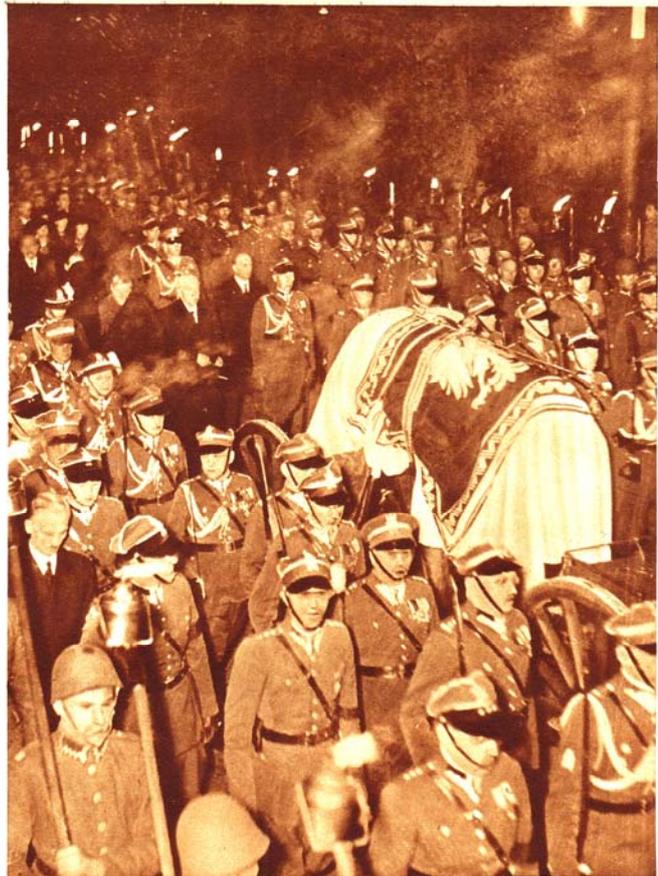
A l'issue du match, Dubois salue joyeusement son adversaire.

Le boxeur suisse Maurice Dubois gagne à Genève le championnat d'Europe (poids coqs)

La Flèche-Rouge monta aussi à la Vallée.



La dépouille mortelle du maréchal exposée sur un catafalque, dans la cathédrale de St-Jean, à Varsovie.



Le cortège funèbre traverse Varsovie. Derrière le cercueil, la veuve du défunt et le président de la République, M. Moscicki.



À gauche : L'entrevue Laval-Goering à Cracovie.

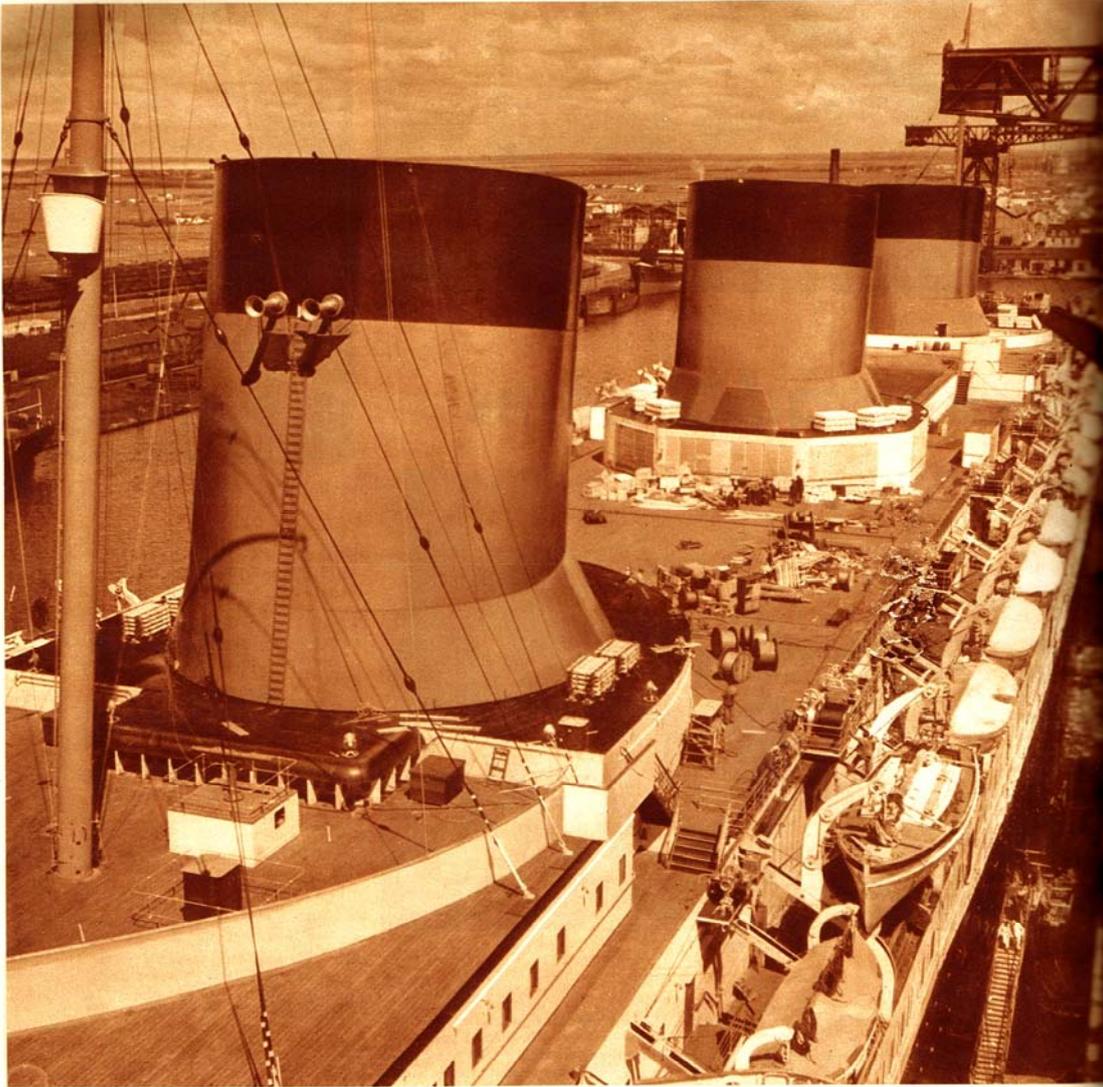
Les funérailles du maréchal Pilsudski



La catastrophe du «Maxime Gorki»

Un salon du «Maxime Gorki», le plus grand avion du monde. Ce géant de l'air avait une envergure de 64 m. et marchait, grâce à ses 8 moteurs, à la vitesse de 220 à 240 km. à l'heure. Il contenait un matériel de propagande très complet, tel que cinéma, téléphone, T. S. F., laboratoire photographique, imprimerie, etc. Lors de son dernier vol, le «Maxime Gorki» avait 37 passagers à bord. Tous sont morts, ainsi que l'équipage, le pilote de l'avion qui causa la collision et diverses personnes se trouvant dans la maison sur laquelle l'énorme appareil s'abattit. Aussi, le bilan de cette effroyable catastrophe aérienne se chiffre-t-il par 49 morts.

Quand Laval serre la main de Goering, tout ça ne sent pas très bon !



Les cheminées sont si énormes qu'une station du Métro de Paris tiendrait aisément dans chacune d'elles !

L'inauguration du paquebot

„Normandie”

le plus grand navire du monde

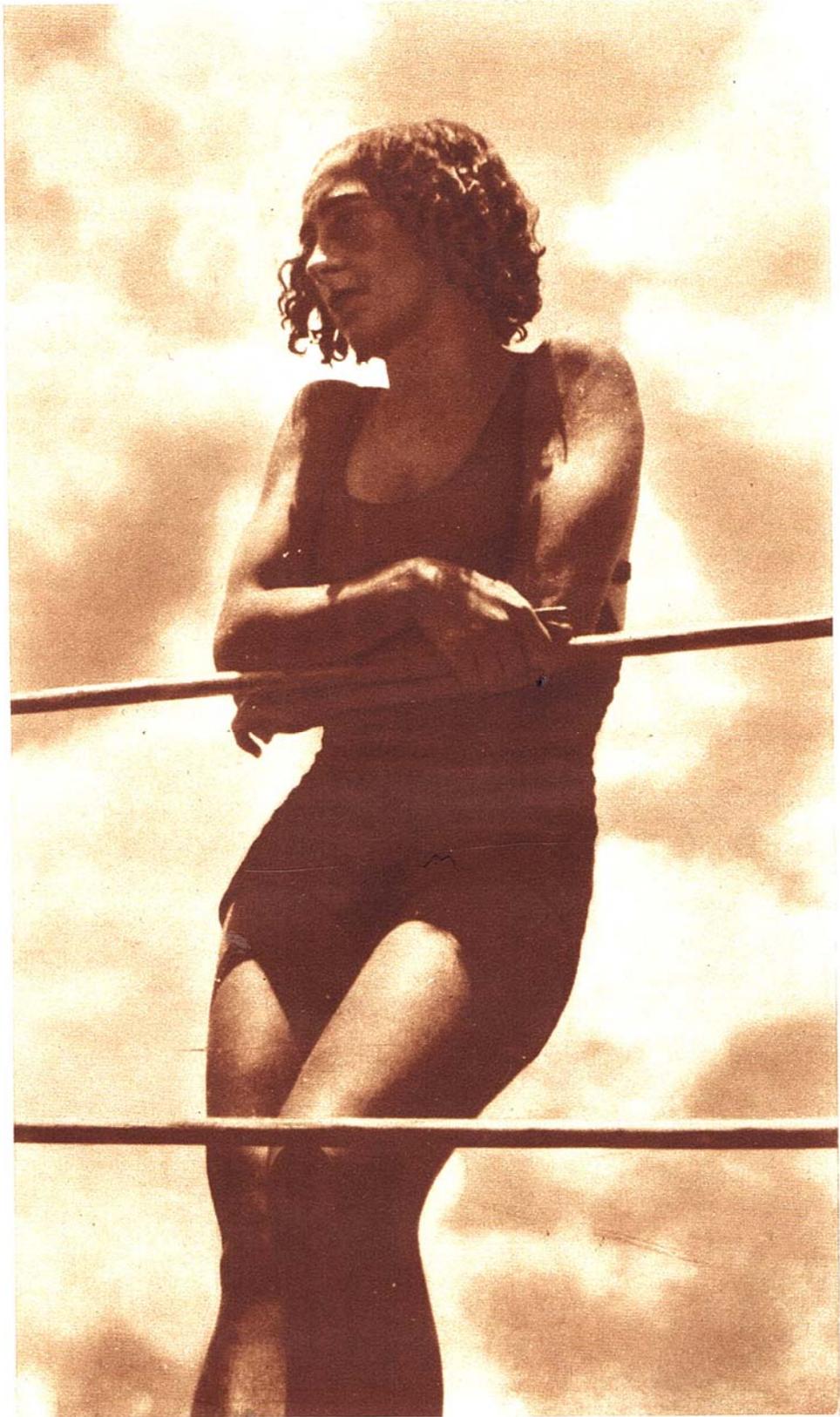
Des fêtes splendides, présidées par M. Lebrun, ont salué au Havre la mise en service du nouveau géant des mers. Construit selon des principes nouveaux, ce transatlantique a une silhouette qui lui est strictement personnelle. Tout, dans son équipement, atteint des proportions extraordinaires : centrale



électrique de 180.000 CV, salle à manger plus longue que la Galerie des Glaces à Versailles, enfilade de pièces de 150 mètres, théâtre de 400 places, fourneau de cuisine long de 17 mètres, gouvernail pesant 400 tonnes, etc. Pour manœuvrer ce colosse et servir ses hôtes, un équipage de centaines d'hommes, dont 72 cuisiniers, 76 aides de cuisine, 12 pâtisseries, 12 boulangers, 8 bouchers, etc.

La salle à manger pendant le banquet inaugural.

Et voilà le Normandie mis à flot.

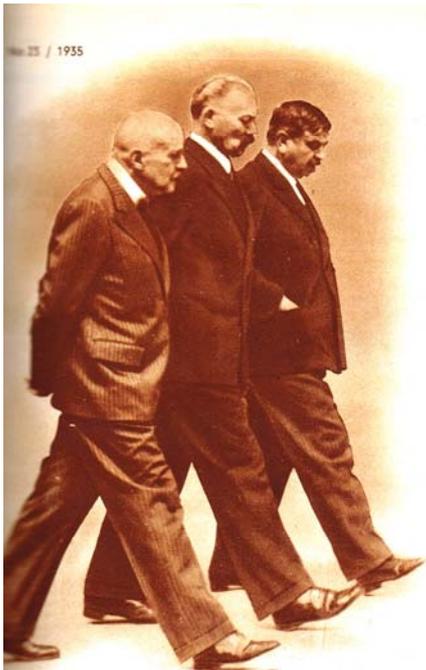


• Naviguer ! Le rêve de bien des jeunes filles ...
(Photo I. Ridenti - Turin)

Copyright

Il coule des pâturages gruyériens un lait crémeux, tout imprégné des senteurs de l'alpe; le Chocolat Cailler est saturé de ce lait généreux, aussi sa pâte onctueuse et parfumée a-t-elle une fraîcheur, une succulence et des propriétés nutritives... dont vous ne voudriez pas vous priver.

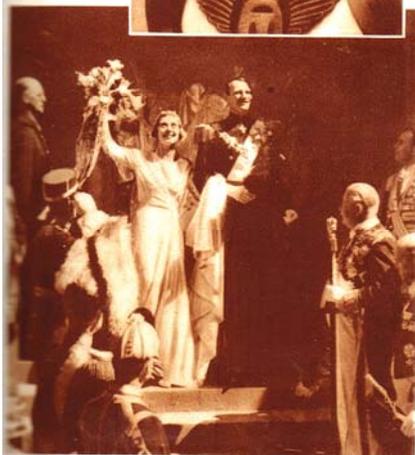
Apparition du petit personnage de Fip-Fop.



Pendant la crise ministérielle française : un trio préoccupé. Le président de la République, M. Lebrun, au centre, se promène de long en large dans la cour de l'Élysée tout en discutant de la situation avec MM. Laval (à droite) et J. Caillaux. Celui-ci, on le sait, a été appelé à diriger le ministère des finances. Il est adversaire résolu de toute dévaluation du franc.



Un phénomène ! Le nègre américain Jesse Owens a établi un nouveau record du monde de saut en longueur en franchissant d'un bond 8 m. 13.



Un mariage princier, à Stockholm. La princesse héritière Frédéric de Danemark a épousé la jeune Ingrid de Suède.



D'une présidence à une autre... M. Fernand Bouisson (en chapeau) a troqué la présidence de la Chambre des députés contre celle du Conseil des ministres. On le voit ici entouré de journalistes.



Les deux Académies fraternisent... Le romancier Roland Dorgèls remet à Claude Farrère son épée d'académicien. — De gauche à droite, M. G. Lecomte, de l'Académie française; René Dorgèls de l'Académie Goncourt; Claude Farrère, de l'Académie française, et Rosny aîné, de l'Académie Goncourt.

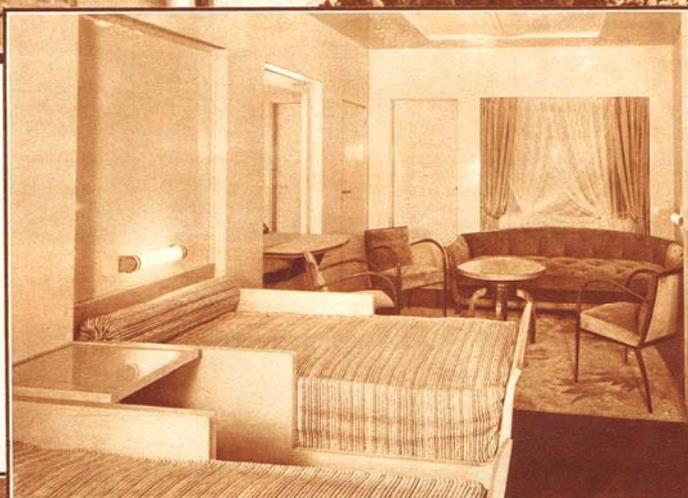


La première promotion d'« infirmières de l'air », au Bourget. La marquise de Noailles, présidente de la Section sanitaire de l'Aéro-Club de France, remet leur diplôme.

Jesse Owens sera l'un des athlètes les plus extraordinaires du XXe siècle. Il ne fera pas le jeu d'Hitler un an plus tard en remportant tout sur son passage aux JO de Berlin alors que le gringalet moustachu voulait prouver la supériorité de la race allemande.



Le paquebot quitte le Havre pour gagner la haute mer en direction de New-York. Mme Lebrun, femme du président de la République, est du voyage en sa qualité de maîtresse de la Normandie. — A gauche : Une cabine-salon

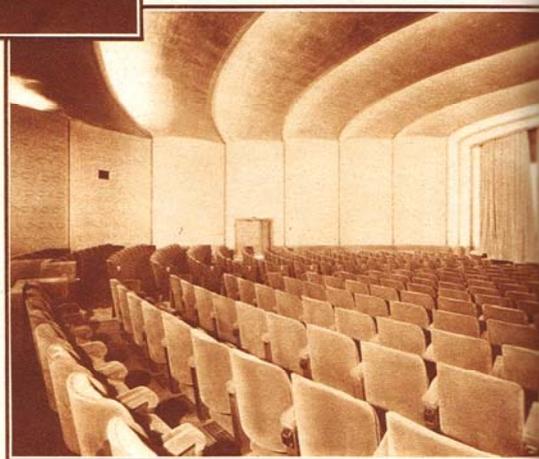


La première traversée de « Normandie »

Nous avons dit l'autre jour quelques mots du géant des mers. Voici d'autres précisions de nature à intéresser nos lecteurs. Trois mille ouvriers ont travaillé pendant quatre ans à la construction de la Normandie aux chantiers navals de Saint-Nazaire. Dressé, le paquebot serait plus haut que la Tour Eiffel. Placé dans la rue Royale, à Paris, il toucherait de sa poupe la Madeleine.



La piscine.

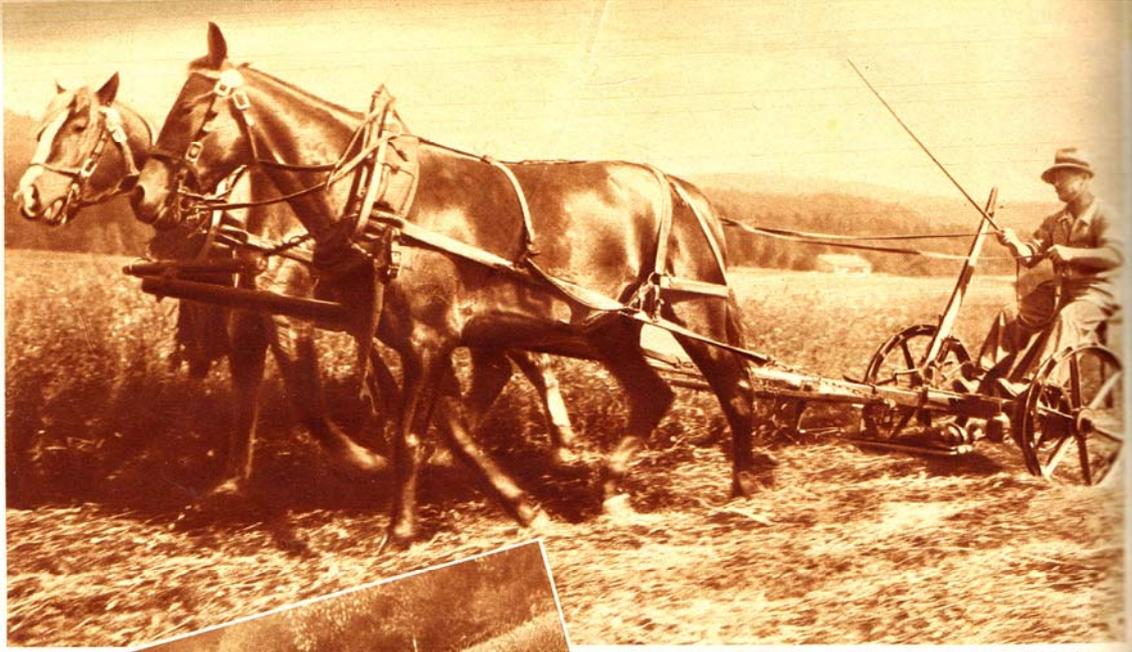


Le théâtre.

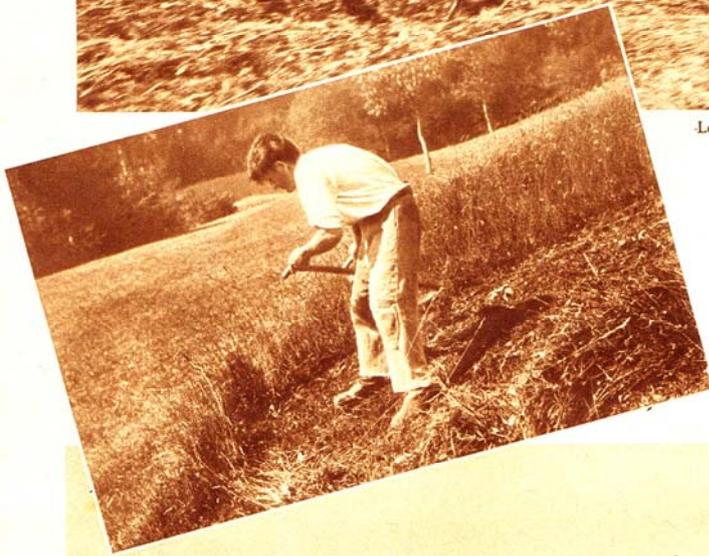
Ô Normandie, sais-tu que tu ne navigueras que onze ans ?



Fume, fume, cette ci-ga-rette ! Et encrasse-toi bien les poumons, ma belle !



Le tac-tac-tac de la faucheuse mitraille impitoyablement l'herbe fleurie.
Photo de gauche : La journée est longue pour le faucheur !



LE TEMPS DES FOINS



Charger un char de foin est un art !

(Photos Breitenstein, Montr)

TARIF DES ABONNEMENTS : Suisse : 3 mois = fr. 3.80 / 6 mois = fr. 7.50 / 1 an = fr. 15.- / Prix des annonces selon tarif. Compte de chèques postaux : Lausanne No II/2193. On peut s'abonner dans tout bureau de poste suisse. Téléphones : Lausanne 22.851 ; Zolingue 81.611. — REGIE DES ANNONCES : Ringier & Cie S. A., Zolingue. PARTIE REDACTIONNELLE : Nos illustrations et textes peuvent être reproduits sans notre autorisation. La clôture des pages illustrées a lieu le lundi à midi. / Directeur : Dr H. Brack. • Édité : • L'illustré • S. A., 27, rue de Bourg, Lausanne. / Réd. : Rob. Te

On veut encore nous faire croire que la campagne est reine et que tous les paysans sont heureux !

35 cts - No 25
1935 année

20 juin 1935
Paraît le jeudi

L'Illustré

« L'ILLUSTRÉ » S. A.,
27, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL:
Imprimerie Ringier & Cie S. A., Zofingue

Sur l'eau

Juin, le mois des roses, est aussi celui où la vie de nos lacs reprend: douces flâneries sur l'eau, far niente sur les grèves et les plages, jeux nautiques de toute sorte . . . Et sous les épidermes bronzés, des cœurs plus joyeux battent plus fort, retrempés dans cette saine énergie que la nature dispense à ses fervents.



La mer, Ô la mer...

LE TRIPLE ANNIVERSAIRE DE JAKES-DALCROZE

Un de mes amis qui porte longue barbe, chapeau de quaker et digne redingote, et que je vois presque tous les matins, m'a dit naguère : « Vous ne savez pas ? » Comme je m'attendais à savourer le benjamin de ses calembours quotidiens, je tendis une oreille gourmande, en avouant que je ne savais pas. « Je suis allé signer le livre d'or de Jaques-Dalcroze qui va bientôt fêter ses soixante-dix ans. » Un instant, je restai coi, cherchant où se trouvait le jeu de mots ; puis j'avouai mon impuissance à le découvrir. « Mais ce n'est pas une blague ! » s'esclaffa mon ami.

Terminons ici ce petit préambule. Ayant admis que mon ami avait dit vrai, j'ai couru à l'Institut. Oh ! bien, les calendriers et les bonnes dames de Saint-Gervais auront beau me raconter, m'avouer, me démontrer, me prouver tout ce qu'ils voudront, je suis convaincu que mon ami m'a dit une blague. La rythmique a trente ans. L'Institut a vingt ans. Mais Jaques-Dalcroze n'a pas soixante-dix ans. Il a l'âge de sa musique qui chaque jour renaît plus jeune que printemps d'avril.

Je le trouve, comme chaque fois qu'il attend ma visite, dans son bureau. Il travaille. Période d'examens. Les portées se couvrent de notes : dictées et exercices qu'au jour le jour il compose pour ses élèves. Sur un rayon s'alignent des dizaines de cahiers reliés : examens des années précédentes. Voilà le secret de Jaques-Dalcroze. Le travail, le travail pour ce qu'il aime ; c'est-à-dire cette fidélité à soi-même, cette préoccupation constante de la recherche de formes d'expression nouvelles, cette perpétuelle disponibilité du génie aux appels de la vie et de l'inspiration.

Inutile de dire que je m'abstiens de parler d'anniversaire et autres festivités semblables ; pas même des trente ans de la rythmique à Genève et des vingt ans de l'Institut. Tout simplement, je demande :

— Est-ce que les exercices que vous avez composés pour les examens antérieurs vous sont encore utiles ?

— Rarement, me répond Jaques-Dalcroze. Une page, ici et là, mérite d'être reprise. Je préfère trouver du nouveau.

On songe aux professeurs qui se servent de la même méthode depuis trente ans. Nous parlons alors des débuts de la rythmique à Genève. Sur ce sujet — qu'il connaît bien, on peut le lui accorder — Jaques-Dalcroze prépare un livre intitulé : *Petits conseils et confidences*, qui certes ne manquera ni d'intérêt ni de saveur, sa plume portant, comme on sait, herbes fines et piquantes. Que de souvenirs vont resurgir, inattendus et succulents, que de leçons et de mises au point vont être offertes à notre besoin de précision et d'équité ! Tant de commentaires, en effet, sont nés de la rythmique et du cerveau de critiques plus ou moins bien informés, qu'on a peine à distinguer ceux que Jaques-Dalcroze ne rougirait pas de reconnaître comme ses propres enfants ! Qui se

doute encore que la rythmique — aujourd'hui admise officiellement (ce qui n'est pas peu) dans nombre de villes d'Europe, d'Amérique et à Genève — suscita à son aurore un horrible tollé ! Oyez plutôt :

— Au cours de mes études musicales, m'a confié Jaques-Dalcroze, je fus appelé à diriger un orchestre en Algérie. C'est là que je me persuadai que le rythme est l'élément vital de la musique, en écoutant et en notant les rythmes arabes de percussion, qui me paraissaient alors effroyablement compliqués et dont aujourd'hui mes élèves possèdent tous les secrets, parce que je suis arrivé, par ma méthode précisément, à harmoniser les rythmes de leurs fonctions musculaires, de leurs réactions affectives et de leurs pensées avec les rythmes de la musique. De l'Algérie, je vins à Genève, au Conservatoire. Mes premières démonstrations firent scandale. « Nous ne voulons pas ici de ces singeries », m'écrivit le président. « Vous êtes, Monsieur Jaques-Dalcroze, en train de ressusciter les pires spectacles de la décadence latine » s'écria un membre de la Commission. Je dus battre en retraite et me réfugier dans la petite salle de la Réformation. Mais ma méthode continuait de braver l'opinion publique qui regimba. J'eus contre moi les médecins, les gymnastes, les chorégraphes, les musiciens, les peintres et les parents. Mes élèves devaient attendre leur majorité pour oser enlever leurs bas et danser pieds nus. Aujourd'hui, ce mirifique concert de reproches s'est bien apaisé.

— Tout le monde, cependant, n'était pas contre vous.

— Heureusement non ! Gaspard Vallette, Adolphe Appia, Georges Favon m'approuvaient. Mais que pouvaient-ils pour moi ? Peu de chose, hélas ! Les foules écoutent rarement les gens très intelligents. Je dus partir pour l'Allemagne, à Hellerau, près de Dresde, où je dirigeai, comme vous le savez, un établissement modèle de rythmique, bâti à mon intention. Revenu à Genève, en 1914 pour diriger la *Fête de juin*, la guerre m'y retint. Je repris alors l'espoir de convertir mes compatriotes à ma méthode. Un professeur de gymnastique dénonça mes cours de rythmique comme un foyer de neurasthénie. Je fus menacé d'une interpellation au Grand Conseil. Mais quelques amis vinrent à mon secours : le docteur Guillermin, puis mon élève, l'instituteur Jo Bæriswyl, qui déploya une activité et un courage vraiment admirables. Il déclancha même à Cointin une pétition contre lui, les parents et les autorités reprochant à la rythmique de procurer trop de joie aux enfants. C'est alors qu'intervint M. André Oltramare, conseiller d'Etat qui fit adopter offi-

ciellement la rythmique à l'Ecole primaire. Ses successeurs, MM. Albert Malche et Paul Lachenal, ont suivi son exemple. Sans parler de M. Henri Gagnebin, l'actuel directeur du Conservatoire qui m'est un précieux allié. A tous, je garde une profonde reconnaissance. Actuellement la rythmique est enseignée à Genève dans plus de soixante-dix classes. En Angleterre, elle est pratiquée par près de sept mille professeurs et élèves.

— La partie est donc gagnée.

— Je l'espère.

Jaques-Dalcroze est trop modeste ou trop sceptique. Nous, nous affirmons qu'elle est gagnée. Après le film des souvenirs, la conversation se poursuit à bâtons rompus. Je n'en retiendrai pas toutes les malices.

— Avez-vous remarqué, me dit Jaques-Dalcroze, qu'il s'opère parfois une cristallisation de l'œuvre. Vous l'entendez, elle ne vous dit rien. Quelque temps après, vous y pensez et vous avez le souvenir d'une œuvre remarquable. Ce qui vous avait échappé sur le moment même a opéré sa séduction dans votre subconscient. Vous êtes conquis à la beauté qui n'avait pas voulu se donner à vous tout de suite. Mais ce n'est pas une règle générale.

— A quoi attribuez-vous ce phénomène ?

— Je suis persuadé que le public est tantôt en bonne, tantôt en mauvaise communication de fluide avec la musique et avec le musicien. Tel soir, il collabore, tel autre, il résiste. A tel point qu'il s'ennuie parfois cordialement en présence du plus authentique des chefs-d'œuvre. Dans le même ordre d'idées, un de mes anciens élèves, actuellement professeur, me disait : « Vous rappelez-vous cet exercice de l'autre jour, comme il était épatant. » Nous recherchons ensemble. Il s'agissait tout simplement de blanches et de noires. Mais les enfants, ce jour-là, étaient particulièrement bien disposés et c'est l'état d'âme qu'ils ont apporté à l'exercice qui en a fait toute la valeur. Si vous le permettez, je vais vous conter un souvenir personnel.

Voyant briller à l'avance les yeux malicieux de Jaques-Dalcroze, je le pousse aux confidences en lui disant : « Ce sont vos souvenirs personnels qui avant tout m'intéressent. »

— Vous me flattez. Enfin, allons-y. Donc, quand j'étais jeune, j'ai composé *Le Cœur qui chante* où se trouve une mélodie intitulée *La dame en gris* (nul rapport avec celle de Georges Ohnet, cela va sans dire). Je présentais cette mélodie dans un concert. Or, au premier rang se trouvait une dame en gris, très jolie. Vous jugez de mon trouble. Je ne jouais que pour elle, j'improvisais pour elle, comme un tzigane. A l'époque, c'était la mode ; les grands virtuoses improvisaient toujours un morceau en public dans leur concert. Or, ma dame en gris, au moment où j'atteignais au sublime de l'extase dans mon improvisation (je vous raconte cette petite histoire pour vous montrer l'influence du public) ma dame en gris bâilla. Quelle douche ! Du coup mon inspiration tomba à plat.

Heureusement pour notre patrimoine musical que toutes les « dames » ne s'habillent pas en gris, ni ne bâillent au nez de notre maître. Mais revenons aux enfants qu'adore Jaques-Dalcroze. Je lui demande :

— Quelles réactions avez-vous observées chez vos élèves ?

Alors, les souvenirs de pleuvoir :

— Certains jours, la leçon débute morne et sans entrain. Soudain, un rayon de soleil transforme tout mon petit



M. Emile Jaques-Dalcroze, le compositeur genevois cher à tant de cœurs romands, créateur d'une méthode de rythmique universellement connue, a fêté récemment ses 70 ans. (Photo Boissonnas, Genève)

monde. La joie inonde leurs yeux, délie leurs muscles, multiplie leurs mouvements. La lumière a opéré son miracle. Il faut les voir, dans la grande salle, bien exposés au soleil, comme ils sont sensibles aux jeux de la lumière et de l'ombre, comme cela les intéresse, les anime, les inspire ! Avec la lumière, ils adorent aussi Bach, à cause du rythme, à cause des thèmes qui se pourchassent et se répondent. Je demandais à un petit élève : « Pourquoi aimes-tu ça ? » « Parce que ça me donne envie de bouger », me répondit-il. Cela résume tout Bach — ou à peu près. Cela m'amène aussi à vous dire qu'il faut intéresser les enfants aux jeux de leurs muscles, aux choses qui se passent à l'intérieur de leur petit personnage physique. Dans la classe qu'on appelle le Jardin d'enfants et qui compte des élèves depuis l'âge de quatre ans, il est curieux d'observer com-

bien un exercice musical les emballe une fois qu'on leur a fait constater quel rôle y jouent leurs biceps, les muscles de leurs jarrets ou les mouvements de leurs articulations.

Toutes ces observations, il semble qu'on aurait dû les faire, naturellement. Et si on les a faites, on ne les a pas poussées plus outre. Il a fallu que le génie musical de Jaques-Dalcroze s'en mêlât pour que les réactions naturelles des enfants passent de leur monde purement affectif dans leur monde esthétique.

— Au point de vue de l'art, on empêche les enfants de se développer, m'assure Jaques-Dalcroze. Pourquoi ? Parce qu'on leur enseigne avec une âme de personne mûrie, au lieu de les laisser chercher tout seuls. Et ils trouvent. Et c'est étonnant de constater à quel point chez eux le geste crée la

nuance. Si vous les faites chanter, simplement *pianissimo* se distinguent à peine des *forte*. L'instant qu'ils étendent un bras ou frappent du pied, immédiatement le son sortira plus fort de leur poitrine.

Je pourrais continuer à transcrire ici des propositions de Jaques-Dalcroze. Je l'ai déjà dit : une source, sans cesse jaillissante, vive et fraîche tendre ou malicieusement primesautière. Vous vient-il ? dans le *Joli jeu des saisons*, il y avait un personnage qui s'appelait le chic type. Soyez persuadés que tous les enfants, et nous avec, y ont reconnu leur maître Jaques, celui qui a pour eux leur éducateur, leur poète, leur maître, leur vraie source de vie et qui le demeure au-delà de ses soixante-dix ans, pour des centaines de générations reconnaissantes.
 Juin 1935. Edouard MARTINE



Une performance peu banale ! Au cours de la fête de l'Association sportive de la police de Vienne, un soldat à bicyclette s'est élançé, du haut d'un plongeur, dans un canal du Danube.



A droite en haut : Les facteurs de l'air. La semaine dernière, au Bourget, la Compagnie « Air bleu », créée sur l'initiative de M. Mandel, ministre des P. T. T., a inauguré ses quatre premières lignes aéro-postales : Paris-Lille, Paris-Havre, Paris-Bordeaux et Paris-Strasbourg. D'autres lignes seront ouvertes sous peu. L'affranchissement des lettres expédiées par l'« Air bleu » — un bien joli nom — coûte trois francs français par dix grammes. — On voit sur notre photographie le ministre félicitant les premiers « facteurs de l'air ».



Qui faut-il croire ?

A l'encontre de tant de savants qui affirment que la terre va se refroidissant, le professeur Bailey Willis, de l'Université Stanford, en Californie, se dit certain que le feu interne du globe augmente. Ainsi, notre vieille planète finirait par fondre, comme un morceau de beurre dans une vulgaire poêle à frire !

« Le journalisme mène à tout à condition d'en sortir » se répète, après tant d'autres, le Signor di Cervara. Bien qu'italien, ce personnage se réclame d'ancêtres qui jouèrent un certain rôle dans l'histoire de l'Espagne et il se pose en prétendant au trône qu'occupa si longtemps Alphonse XIII. Il y aurait même un « parti Cervara » qui se présenterait aux prochaines élections espagnoles. — Ça vous dit-il ?

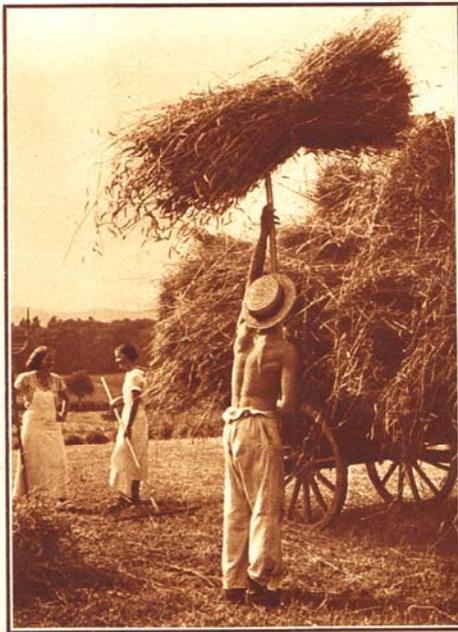
Cosas de España !

C'est l'Espagne, cette fois-ci, qui donne à l'Europe annuelle reine de beauté. La nouvelle Miss Europe est née dans les îles Canaries et s'appelle Alice Navarro. La vieillesse, elle a déclaré : « Je vais revenir à ma tranquille existence et garder le souvenir de cette grande aventure. Quien sabe ? diront ses compatriotes en hochant la tête.

Quand Dalcroze avait affaire à des fous !



En rang de quatre, les faucheurs avancent, pas à pas, dans la houle dorée.
(Photo Kettel, Genève)



Le chargement des gerbes.
(Photo Kettel, Genève)

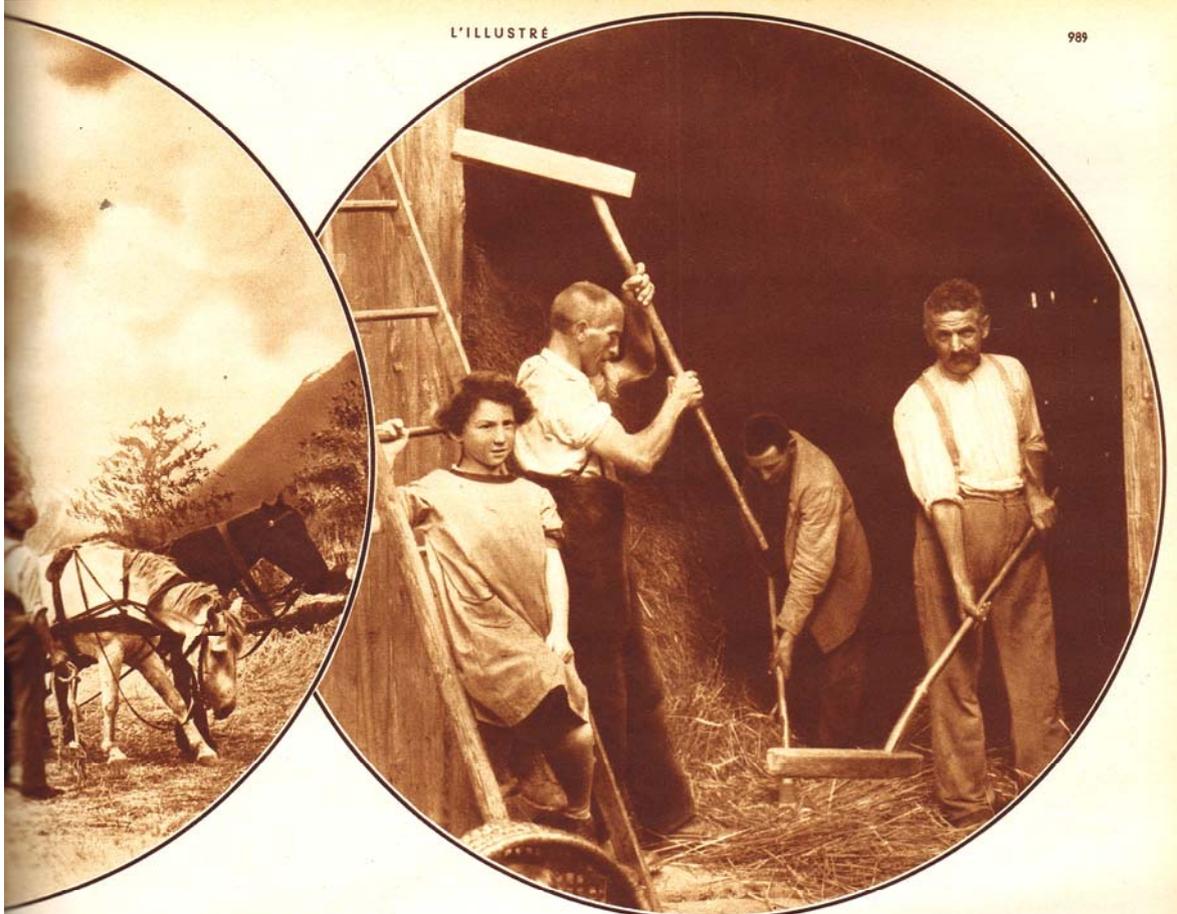
L'or des moissons



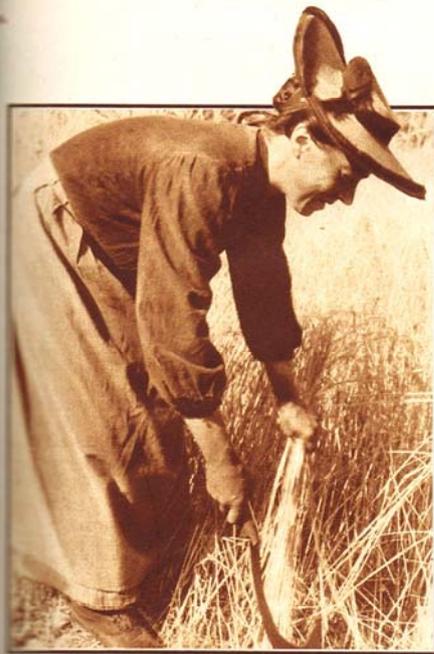
Le lieur tord les liens sur la belle gerbe.

Un bourdonnement d'insectes, sement d'élytres chantant dans le vent, vibre à la hauteur des épis. L'or des champs de seigle, l'or éclatant des épis de blé s'affirment en plans géométriques dans la verdure grise d'été et les champs d'avoine ont des reflets jaunes, de ciel et de rayons.

C'est le temps des moissons, le grain est venu plus tôt cette année sous le blanc soleil. Le grain ne s'écrasera pas, il ne perd pas de farine laiteuse, qui se presse sous ses doigts. Il est devenu dur et il ne faut pas attendre qu'il se casse davantage pour le récolter, s'échapperait au choc des lames. Un matin donc, la faux attaque les champs du village et tous les ans, elle mordus tour à tour. A la vision

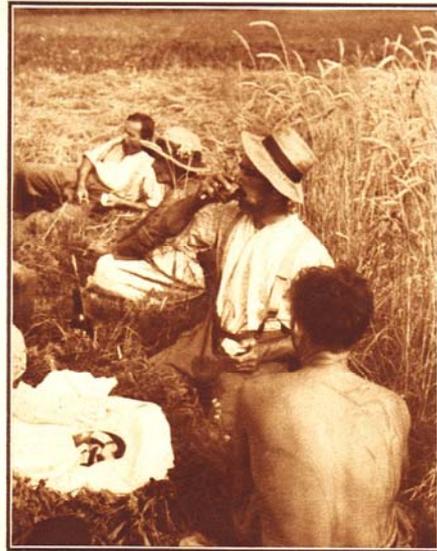


Les fléaux retentissent sur l'aire de la grange !



La faucille de la vieille Valaisanne coupe le blé des bords de champs.

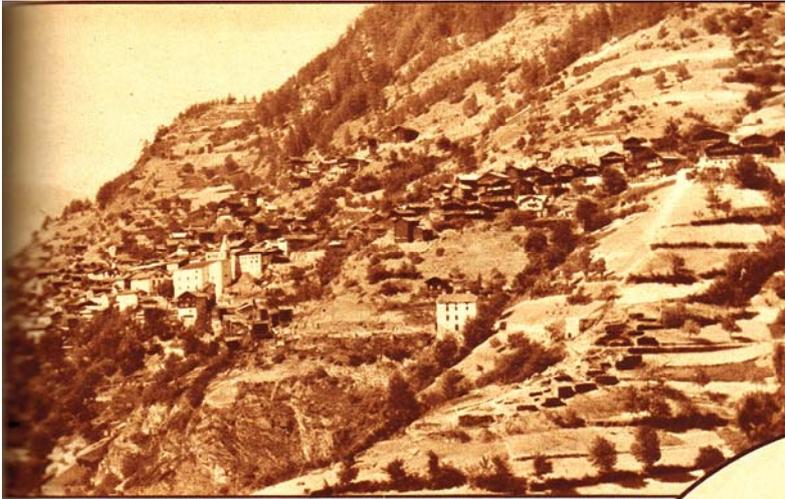
lourds, des tiges hautes et fermes, l'allégresse répond aux cœurs des moissonneurs. — Autrefois les « volans » gracieux, les faucilles bien affûtées se joignaient aux faux pour coucher au sol les javelles. Aujourd'hui, c'est la lame dentelée des faucheuses dont la chanson de va-et-vient, dans sa gaine métallique, est rythmée par les hue et les dia et scandée par la marche des chevaux poitraillés d'or. Les moissonneuses, javelleuses et lieuses, prêtent leurs grands râtaux, leurs leviers et leurs bras d'acier. Les blés sont réunis en javelles, dressés en tas ou en moyettes et les champs, dépouillés de leur parure, gardent seulement leurs pauvres étéules. — Il faut voir alors la splendeur des chars qui conduisent à la grange ou à la batteuse le trésor des moissons dorées !...

Les dix-heures.
(Photo G. Roud, Carrouge)

Idem que pour les foins, on se tue au travail et pourtant l'on nage dans le bonheur.

Gros incendie à Isérables

Ce village agrippé à la montagne, dans le district de Martigny, a été le 31 juillet le théâtre d'un incendie qui a réduit en cendres le quartier appelé... le « Rôti ». Une soixantaine de constructions, pour la plupart des granges, ont été détruites. Déjà en 1691 et en 1881, des incendies terribles avaient ravagé cette pittoresque localité à la grande église blanche et aux chalets noircis par les ans.

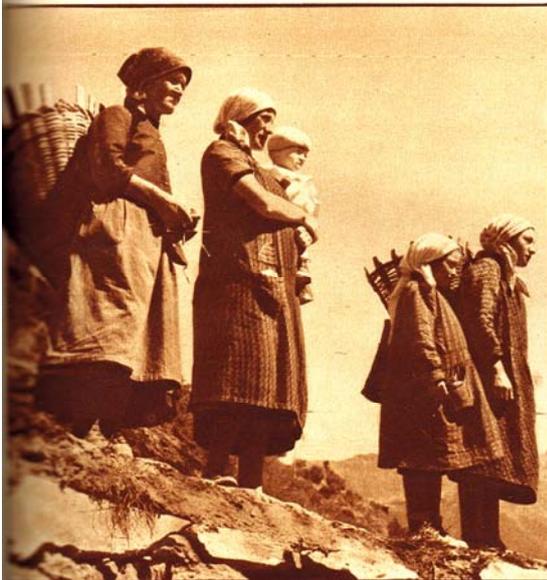
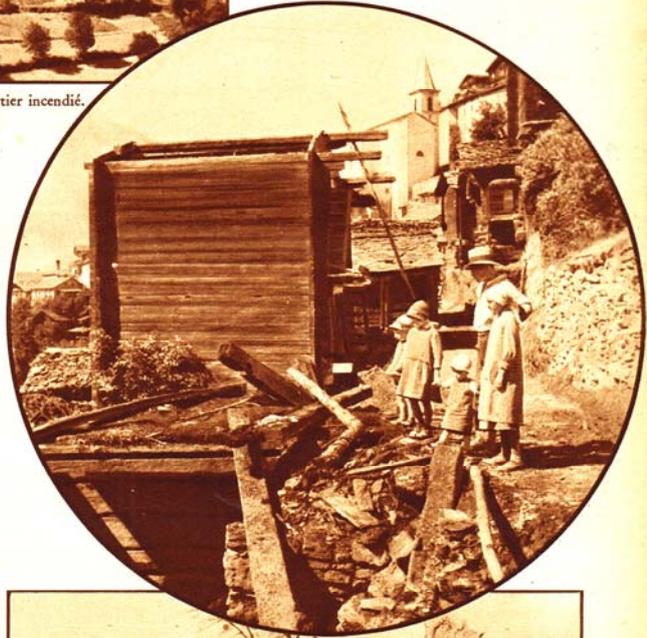


Vue générale d'Isérables. En bas, à droite, les vestiges du quartier incendié.

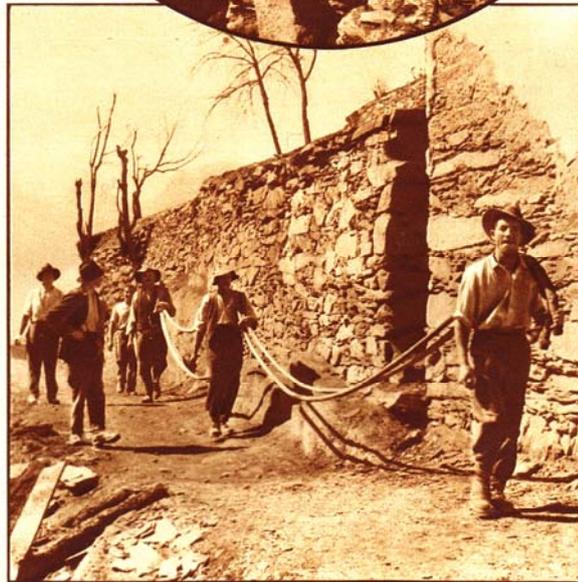


L'une des maisons d'habitation qui ont été détruites par le sinistre.

A droite : Le feu s'est propagé jusque près de l'église, mais grâce au vent favorable, le centre du village a été préservé.



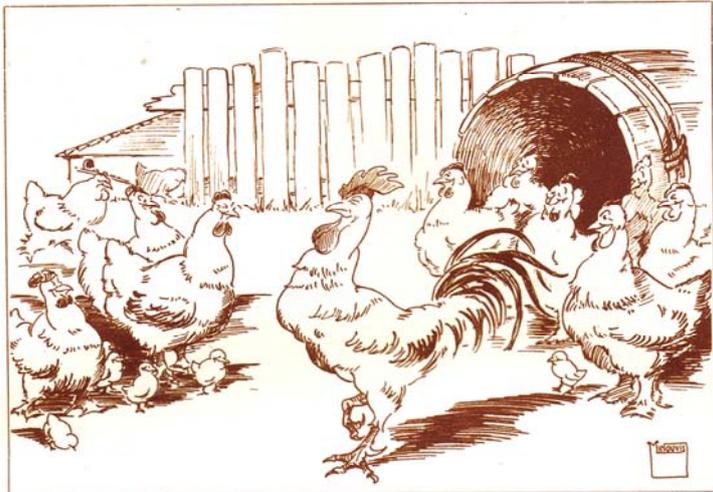
Consternées, les villageoises contemplent les décombres fumants.
(Photos de notre envoyé spécial Max Kettel, Genève)



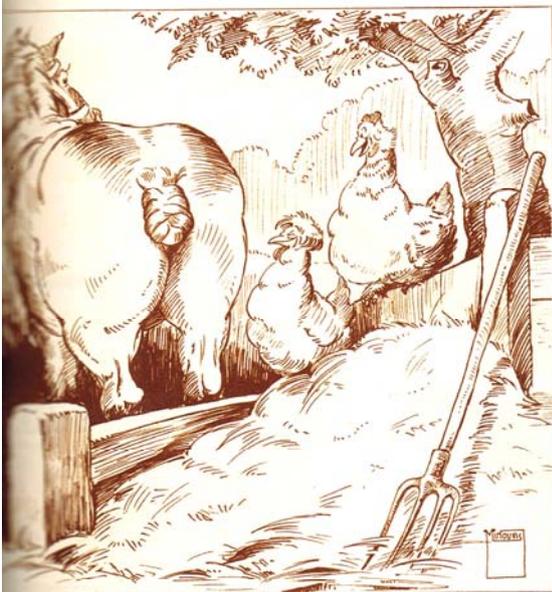
Les pompiers d'Isérables.



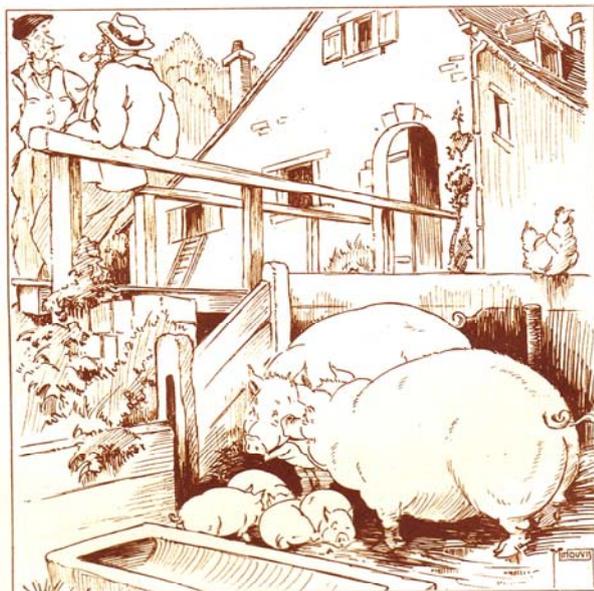
Le réveille-matin du touriste reçu à la ferme !



« Sex appeal »



La poule de Houdan : — Voyez-vous ça, ma chère... la jument qui se remet au chignon !
 (Compositions inédites de Minouvis)



La truie : — La vie serait belle pour nous si tous ces cochons d'homme pouvaient ressembler au père Mathieu !
 Le porc : — Et pourquoi donc, ma chère ?
 La truie : — Eh ! dame, parce qu'il est végétarien !!!

Minouvis fait déjà des siennes dans l'Illustré.

35 cts · No 36
XVme année

5 septembre 1935
Paraît le jeudi

L'Illustré

« L'ILLUSTRÉ » S. A.,
rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL:
Imprimerie Ringier & Cie S. A., Zofingue



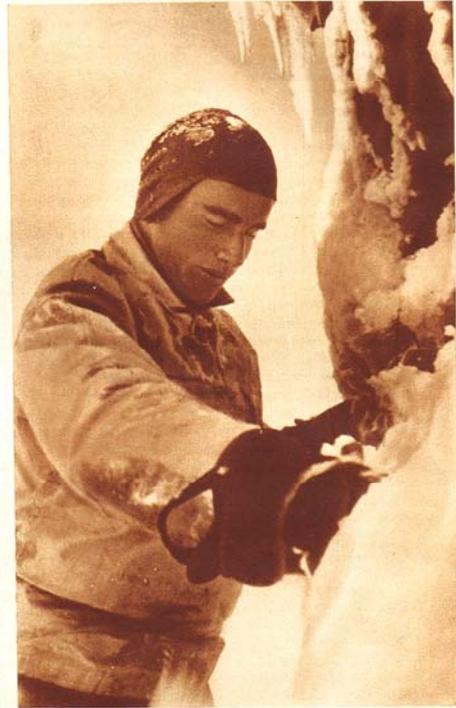
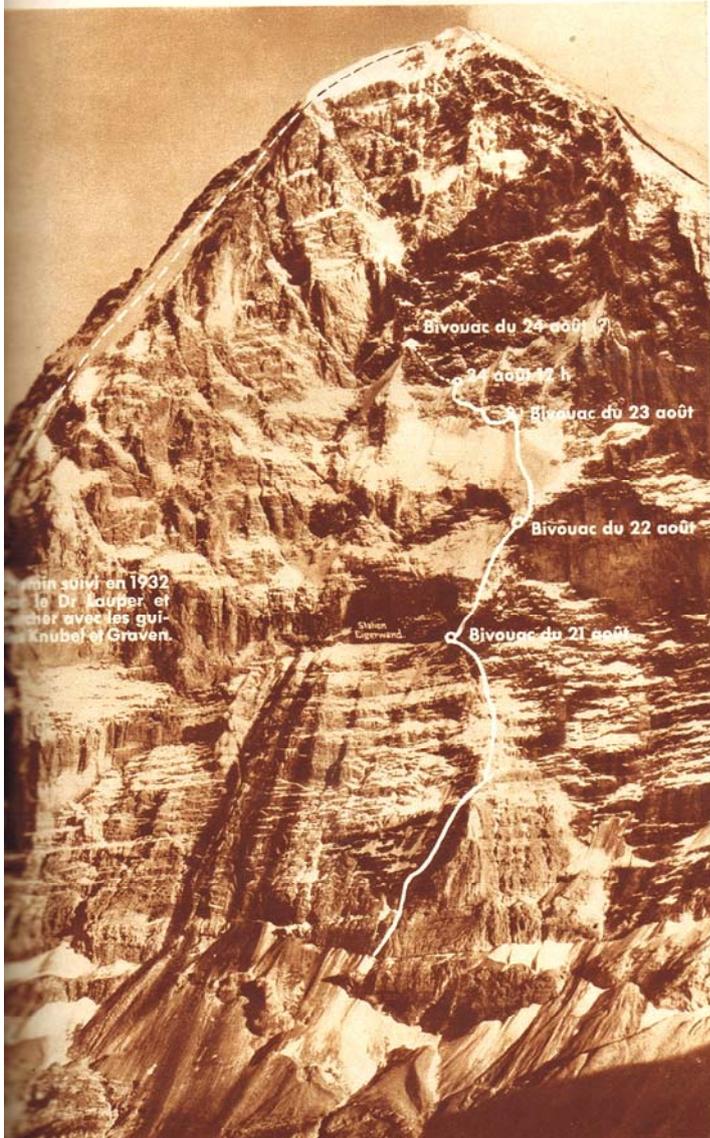
La reine Astrid et ses enfants

Un destin tragique a voulu que ces trois petits innocents fussent soustraits à leur jeune maman. Avec eux, c'est tout le peuple belge qui se sent orphelin, aussi la sympathie de notre pays va-t-elle croître et profonde, à cette nation amie et à son roi, l'infortuné Léopold III. — La photographie des enfants royaux, qui date d'un an, montre le petit prince Albert, né en 1934, la princesse Charlotte, fille aînée des souverains belges, et le jeune Baudouin, héritier de la couronne. On trouvera, en outre, dans ce numéro, d'autres photographies se rapportant au drame de Kussnacht.

Photo Keystone, Londres, et Actualité, Bruxelles)



Le drame d'une reine d'une suprême beauté.



Le Dr Peters, l'un des récents vainqueurs des Grandes Jorasses, s'est joint à l'une des colonnes parties au secours des deux Munichois.

Le drame de l'Eiger

Comme M. Emile Gos l'expliquait, ici même, il y a deux semaines, les nouvelles méthodes d'alpinisme suscitent depuis quelques années une série de tentatives de « premières » par la face nord. C'est de cette façon que, tour à tour, le Cervin et les Grandes Jorasses ont été conquis à nouveau. Mais ces ascensions sont si périlleuses que ceux qui les entreprennent tentent véritablement Dieu. Deux jeunes Allemands viennent d'en faire la tragique expérience. Partis le 21 août à l'assaut de la quasi verticale face nord de l'Eiger, ils sont parvenus, en bivouquant en cours de route, à l'altitude d'environ 3200 m. Mais le temps se gâta et les télescopes de Grindelwald cessèrent, le 24 août, de distinguer les deux grimpeurs. Que sont-ils devenus ? Nul ne le sait. Ni les avions militaires de Thoune, ni les courageux alpinistes des deux colonnes de secours n'ont retrouvé trace des disparus.

Ci-dessous : De Grindelwald, le frère de Sedlmayr explore à l'aide d'un télescope le farouche Eiger.
(Photos H. Steiner, Berne)



Le départ de la grande ascension de l'Eiger par le Dr Lauper, et par plus tard avec les guides Knubel et Graven.

A gauche : Mehrlinger et Sedlmayr, les deux alpinistes munichois disparus au cours de leur téméraire tentative d'ascension de l'Eiger par la face nord.



La montagne tue elle aussi...

35 cts · No 37
XIV^{me} année

12 septembre 1935
Paraît le jeudi

« Aujourd'hui
EN ILLUSTRÉ »

L'Illustré

« L'ILLUSTRÉ » S. A.,
27, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL:
Imprimerie Ringier & Cie S. A., Zofingue



Les deux antagonistes de l'heure :
Mussolini et le négus d'Ethiopie.
L'un est violent mais réfléchi; l'autre
est patient mais subtil. Un lion et
un félin. Qui des deux l'emportera ?

La Société des Nations empêchera-t-elle la guerre d'éclater ?

C'est du choc des idées que jaillit la lumière !
Tout en déambulant dans les rues de Genève,
MM. Laval et Eden parlent de l'affaire d'Ethio-
pie. Le tenace et réaliste Auvergnat aurait-il
trouvé une solution ? M. Eden, en tout cas,
l'écoute avec une visible attention, avant de
lui présenter ses objections. Voilà, en petit, les
méthodes de Genève. Puisse de ces multiples
chocs d'idées jaillir enfin la lumière ! Et surtout
la paix ! Voilà ce que les peuples attendent
anxieusement des augures réunis sur les rives
du Léman.



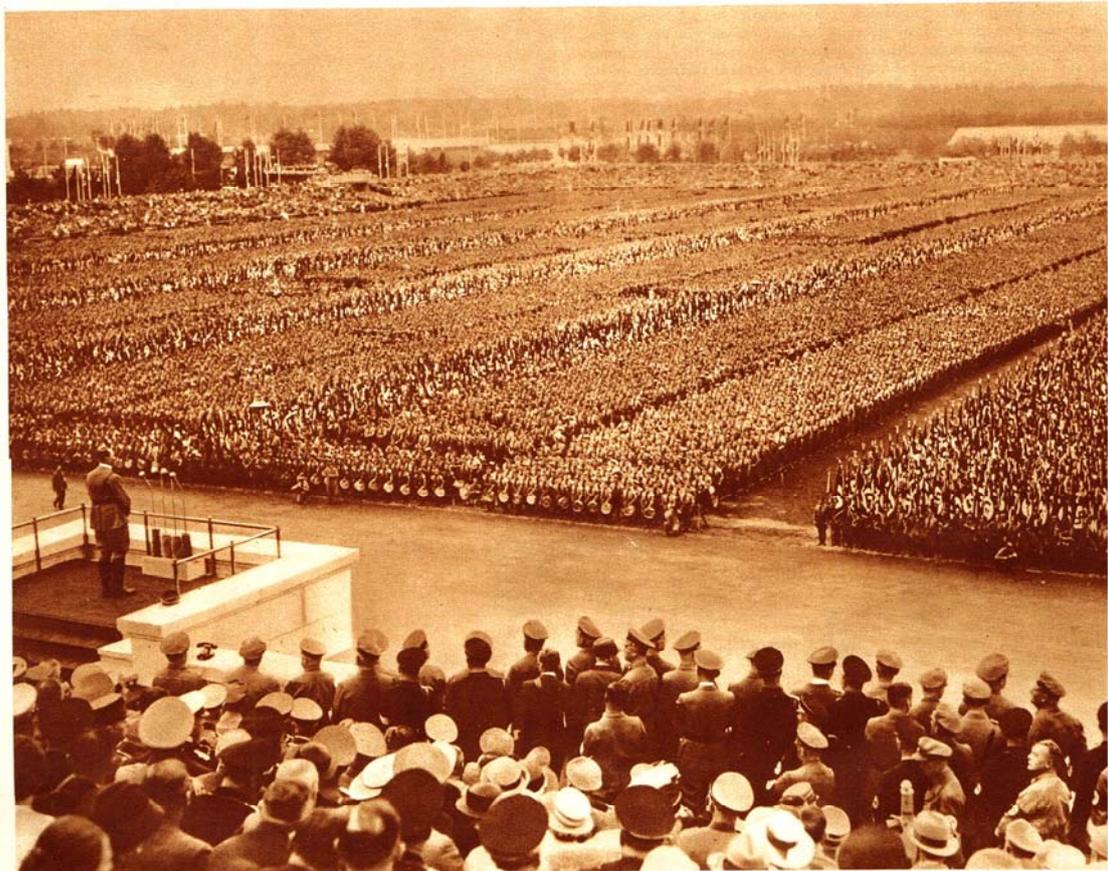
Ceux-là sentent le souffre.



Les Amazones du Nouveau Monde. — Depuis que le sergent Batista est devenu le grand homme de Cuba, les femmes de cette île se sont dit qu'elles aussi pourraient réaliser de nobles choses sous l'uniforme. Et voici, elles ont depuis quelque temps *leur* régiment. L'uniforme en est coquet : il tient à la fois de la marine et de l'aviation. Sans oublier les galons ! La tâche de ces amazones est de défendre la république et son président contre les ennemis du régime, toujours si prompts à entrer en scène. Batista est le colonel de ce régiment en jupons, dont la première volontaire a été sa propre femme (à côté de lui sur notre photo). Tout cela fait très opérette, mais gare aux crépages de chignons !



Le déluge de Floride. — Un cyclone catastrophique a ravagé récemment la presqu'île de Floride et plusieurs États. On évalue à un millier le nombre des victimes. D'autre part, une pluie diluvienne tomba ensuite, transformant les cours d'eau en rivières déchainées. Des voies ferrées furent de la sorte minées et, près de Harrington, entraînées dans les flots.



Le gigantesque congrès nazi de Nuremberg. — Les formations du parti alignées devant le chancelier Hitler, entouré lui-même d'une foule de chefs politiques. Avant de convoquer le Reichstag pour lui soumettre trois nouvelles lois, dont l'une qui fait du drapeau à croix gammée le seul emblème national allemand. Le chancelier a en outre prononcé un discours où il a, notamment, parlé de Memel, l'un des points névralgiques de l'Europe d'après-guerre.

Comment peut-on voir cela et croire encore en la paix ?

35 cts · No 39
XV^{me} année

26 septembre 1935
Paraît le jeudi

L'Illustré

« L'ILLUSTRÉ » S. A.,
27, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

BUREAUX DU JOURNAL:
Imprimerie Ringier & Cie S. A., Zofingue



L'imposante démonstration de la flotte britannique dans la Méditerranée

Quand qu'à Genève le Comité des Cinq s'évertue à trouver une solution au conflit italo-éthiopien, la Grande-Bretagne concentre à Gibraltar, Malte, Alexandrie et autres points de la Méditerranée, une puissante flotte. Cette démonstration contribuera-t-elle à écarter le spectre de la guerre ou jettera-t-elle, au contraire, de l'huile sur le feu? Cette mobilisation provoque en Italie une vive indignation. Les négociations n'en continuent pas moins à Genève... et ailleurs. C'est dire qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, tout espoir de voir la paix n'est pas encore perdu. Notre photo représente à l'arrière plan le *Hood* qui est actuellement le plus grand navire de guerre, non seulement de Grande-Bretagne, mais du monde entier.

(Photo Keystone)

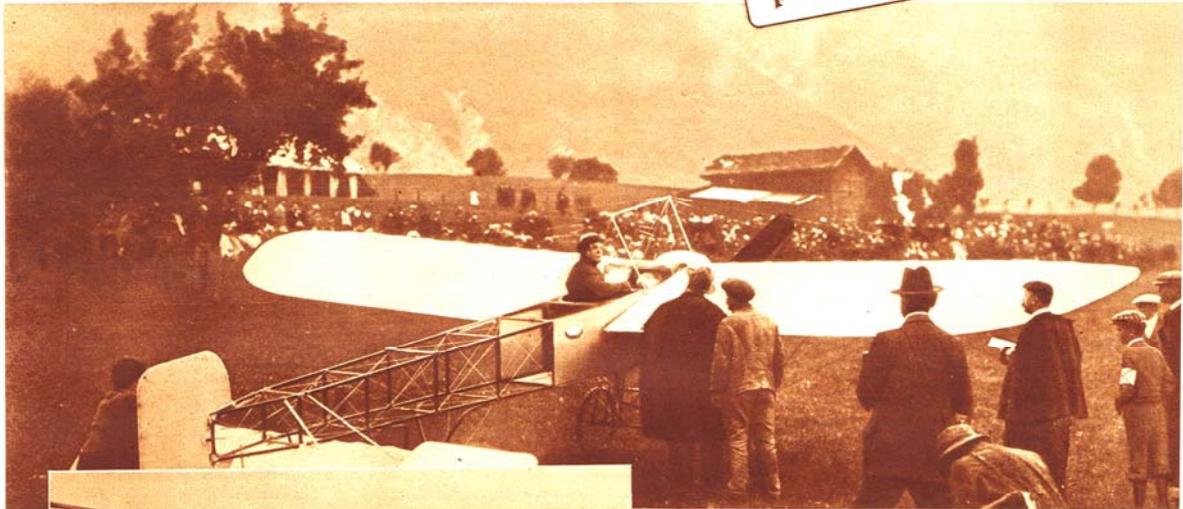
Idem.



La publicité rachèterait-elle un monde déjà en perdition ?

Géo Chavez

Le 25^{me} anniversaire de la première traversée des A



Géo Chavez sur son monoplan Blériot, peu d'instants avant son départ.
(Photo W. Schneider)



Avant d'entreprendre sa périlleuse tentative, le courageux aviateur scrute du regard les montagnes qui lui barrent le passage.
(Photo Branger)

En septembre 1910, un grand concours réunissait à Brigue plusieurs aviateurs pour la traversée des Alpes de Brigue à Domodossola, par le col du Simplon. Des avions à ailes pouvaient enfin s'enorgueillir de quitter l'ère des rase-mottes, cette traversée était plus impossible. Le jeune Péruvien Géo Chavez, un Français d'adoption, venait de porter à près de 2600 m. le record de l'altitude. Il s'inscrivit à Brigue et partit grand favori. — Seul de tous les compétiteurs, il put s'élever pour passer les gorges de la Saltine, et vaincre le col, le survolant de quelques mètres. Et ce fut, ce jour-là, le 23 septembre 1910, la descente triomphale vers le but, Domodossola, que devait suivre la seconde étape de Milan. Chavez atterrit. Déjà, à ses oreilles, montaient les applaudissements de la foule. Son avion s'écrasa à l'endroit même où il était attendu... Cinq jours plus tard le pilote mourait à l'hôpital à l'âge de 23 ans.

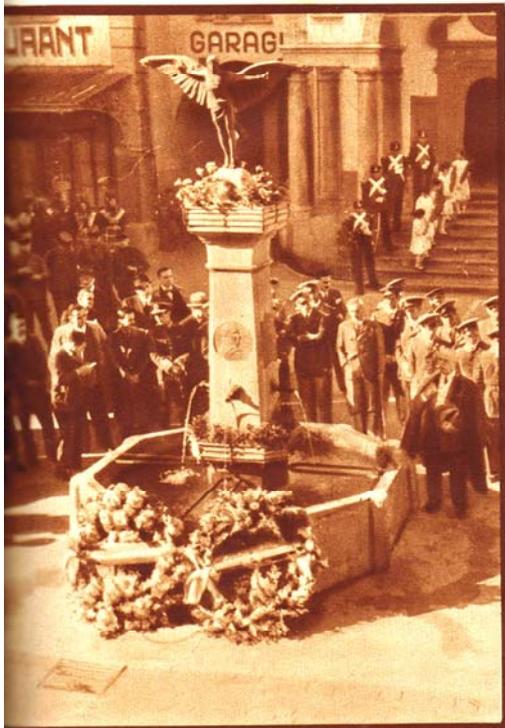
Cette première traversée des Alpes eut un grand retentissement à l'époque. Chavez donna une impulsion nouvelle à l'aviation. Aussi n'a-t-on pas vu le 25^{me} anniversaire de cet exploit sans en célébrer dignement le souvenir. Le Comité officiel des Aéro-Clubs de France, d'Italie et de Suisse, un comité d'initiative du Dr Guglielminetti à qui l'on devait déjà les deux monuments de Brigue et au Brigerberg. Les fêtes débutèrent vendredi passé par la réception



Ascension en spirale pour gagner l'altitude nécessaire au passage du Simplon.
(Photo Schneider)



Vue de l'appareil de Chavez après sa chute à Domodossola.
(Photo Schneider)



Le monument qui, en 1920, fut élevé à Brigue, à la mémoire de Géo Chavez, en souvenir de son inoubliable exploit.

Plusieurs des grands noms de l'aviation, le colonel Bardet, chef d'armée militaire et le lieutenant-colonel Ackermann, un de nos plus audacieux pilotes, le colonel français Pierre Weiss, que ses raids ont rendu universellement célèbre, le lieutenant-colonel Beltrami et dix officiers italiens, le commandant péruvien Gilardi et dix officiers italiens de l'Ecole de Caserta.

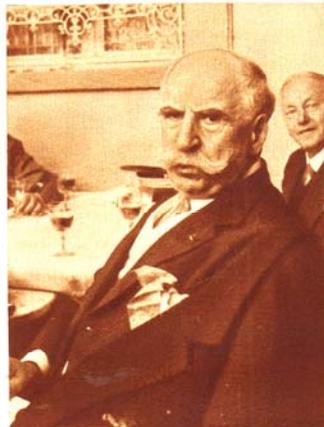
Le matin, à Brigue, la place Saint-Sébastien où se trouve le monument à Chavez, était parée de fleurs et de drapeaux. De majestueux gendarmes formaient une garde d'honneur. De gracieuses fillettes, de blanc vêtues, portaient des palmes aux escaliers de la chapelle. Un service religieux, à la mémoire de Géo Chavez, réunit les délégués, les sobres uniformes de nos officiers, les chatoyants costumes des aviateurs étrangers et les chatoyants costumes des jeunes Valaisannes. Après avoir, devant le monument, célébré l'héroïsme de Chavez par une série de discours appuyés par l'apparition très applaudie de trois avions militaires dans le ciel de Brigue, la caravane des pèlerins alla déposer une couronne au monument du Brigerberg et prit la route du Simplon, dans trois autocars des postes fédérales.



... par l'effort du vent.

La fête se poursuivit, à Domodossola, samedi soir et dimanche matin. Une fanfare pleine de feu conduisit les délégués, encadrés de groupes de jeunesse fasciste, à travers les rues de la cité, du monument aux morts à celui qui rappelle l'exploit de Chavez. Puis un cortège d'autos s'achemina vers le terrain où le vol de Chavez prit fin tragiquement. Un autre monument, le quatrième érigé à la gloire de Chavez sur les deux versants des Alpes, fut inauguré, par le podestat de Domodossola, un monument de granit remplaçant la stèle plus simple qui se trouvait là depuis 1910. Le voile qui le couvrait tomba. Les hymnes nationaux retentirent et plusieurs discours furent prononcés dont celui du colonel Bardet qui apporta le salut de la Confédération dans une allocution d'une belle envolée, et ceux du Dr Pettrig, président du Grand Conseil valaisan et de M. Guntern, président de la ville de Brigue. Enfin, la célébration du 25^{me} anniversaire de la première traversée des Alpes prit fin sur une visite au petit musée où sont pieusement gardés les restes de l'avion de Chavez et ses derniers vêtements.

J.-G. MARTIN.



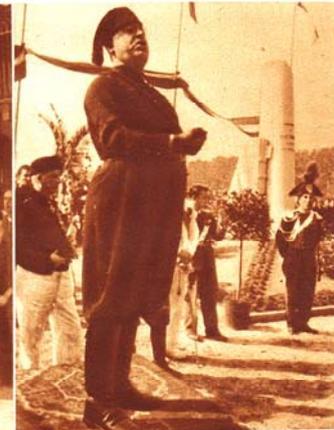
Le Dr Guglielminetti, président du Comité Chavez et principal organisateur des fêtes célébrées à la mémoire du vaillant pilote. Derrière lui, le colonel Messner, président central de l'Aéro-Club de Suisse.



Le colonel Pierre Weiss (à gauche), délégué de la France, en compagnie du général Mario Beltrami, délégué du gouvernement italien. (6 photos Max Kestel, Genève)



A Brigue. — M. Ghisoli, podestat de Domodossola, faisant le salut fasciste avant de prendre la parole.



A Domodossola. — M. Letta, préfet de Novare, prononçant son discours. A droite, le nouveau monument, élevé à l'endroit même où est tombé Chavez.



A Domodossola. — Quelques-unes des personnalités importantes reconnues à la tribune officielle : 1. Dr Guglielminetti ; 2. Colonel Bardet, chef de l'aviation militaire suisse ; 3. Cdt Carlos Giraldi, délégué du gouvernement péruvien ; 4. Colonel Pierre Weiss, délégué de la France ; Lieutenant-colonel de la Forest-Divonne, attaché militaire de France en Suisse ; 6. Cdt Girard.

(5 photos, parues en son temps dans « La Suisse sportive », nous ont été obligamment communiquées par la section de Genève de l'Aéro-Club de Suisse.)

Ces merveilleux fous volants dans leurs drôles de machines !

35 cts - No 42
XV^{me} année

17 octobre 1935
Paraît le jeudi

L'Illustré

L'ILLUSTRÉ, S. A.,
27, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

Nombreuses photos du
théâtre des opérations



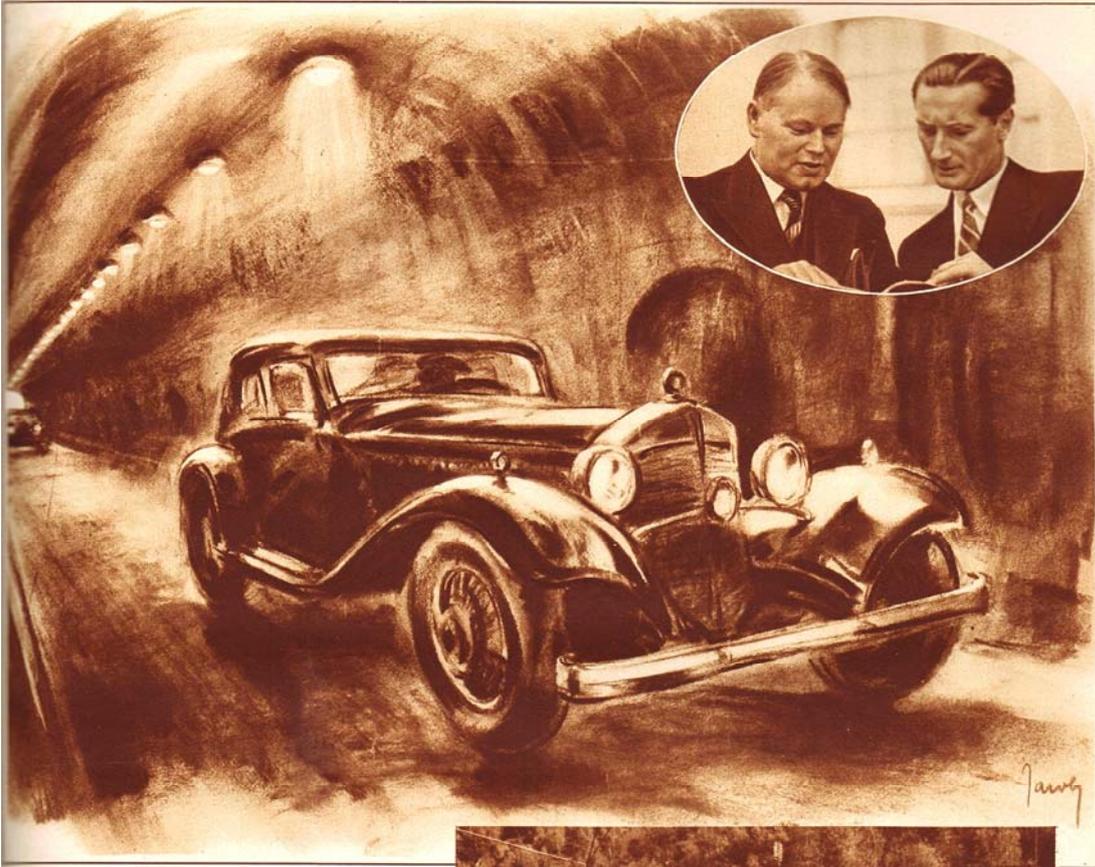
...tassin éthiopien. — Tel
serpent glissant en si-
sance dans l'herbe, il pro-
gresse peu à peu, guettant
adversaire, les mains
appées sur son fusil....



...s fils Martin partent à
sur tour! — Deux fils et
gendre de Mussolini
ont au front en qualité
pilotes. Du côté éthio-
pien, le fils aîné du négus
commande une armée et
deux des fils du Dr. Martin,
ministre d'Abyssinie à
Londres, vont renforcer la
petite phalange nationale
des pilotes de guerre.
D'autre part, le négus a
pas un gendre, mais
lui-ci s'est rallié aux
Italiens!

La
guerre
italo-
éthiopienne

Et voilà, c'est parti. Mussolini a sa guerre.



Vision d'avenir? Pourquoi pas, car le projet de tunnel routier du Simplon est, à divers égards, fort séduisant. En 20 minutes, une auto passerait d'un pays à l'autre, tandis que le trajet par la route, en franchissant l'un des cols transalpins, exige plusieurs heures. Rappelons en outre qu'en hiver ces cols sont impraticables, sauf le Julier-Maloja depuis qu'un chasse-neige d'une grande puissance le maintient ouvert durant toute la mauvaise saison. — Dans ce médaillon, les ingénieurs Perrin et Tuscher, de Genève et Lausanne, auteurs du projet de transformation de la seconde galerie du Simplon en tunnel routier. (Dessin de Jacoby et photo Kettel)



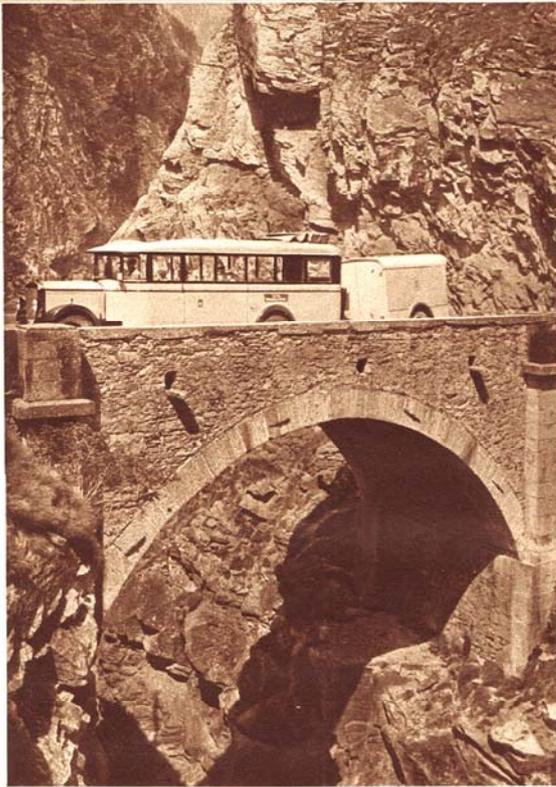
Helvétique. — Les deux entrées du tunnel du Simplon. Ce tunnel est le seul de notre continent qui soit à double galerie. — Une plaque commémorative apposée près du tunnel de gauche rappelle en ces termes les travaux exécutés de 1898 à 1922 : Aux artisans du percement du Simplon, hommage et reconnaissance ! Le percement des deux tunnels a commencé le 1er août 1898 côté Suisse et le 16 août de la même année côté Italie. Le premier tunnel a été mis en exploitation le 1er juin 1906. Le deuxième tunnel, galerie de ventilation au début, a été parachevé puis ouvert à la circulation des trains le 16 octobre 1922. Longueur des tunnels : 19 km. 823.

Un tunnel routier du Simplon ?

Un tunnel routier avant tout pour les richetos ? Il ne se fera pas.



La traversée du Simplon au temps des diligences.



Aujourd'hui, de nombreux touristes franchissent le Simplon dans les confortables autocars fédéraux. Voici un pont dans les romantiques gorges de Gondo.

A l'autostrade triomphant du rail, se posent aujourd'hui les mêmes problèmes qu'avait à résoudre au siècle dernier la voie ferrée remplaçant la route des diligences. De grands obstacles s'opposent au raccordement facile des longs rubans asphaltés qui courent du nord au sud et de l'est à l'ouest. Les vaincre demandera des sommes énormes d'efforts et d'argent, mais notre époque est favorable aux travaux de géants, malgré ses cris de misère, et les Etats sont prêts à les entreprendre pour nourrir leurs peuples de chômeurs.

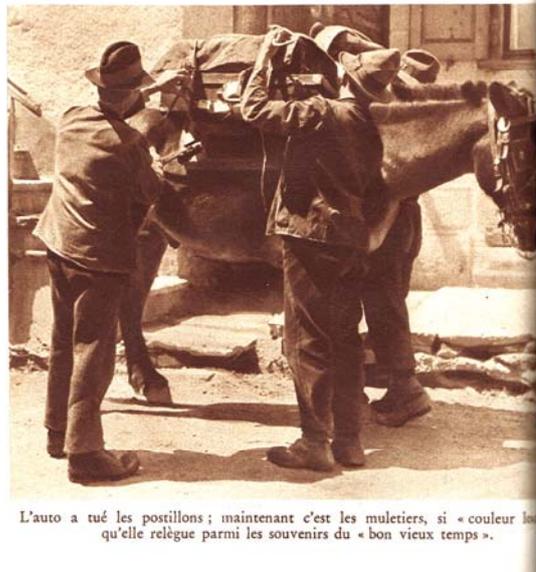
Déjà, dans certains pays, quelques tunnels routiers permettent à l'automobile de poursuivre sa course rectiligne sous divers obstacles naturels, bras de mers, fleuves

ou montagnes. L'un d'eux passe sous le port d'Anvers. Un autre, tout resplendissant de faïence blanche, unit New-York à New-Jersey, sous l'Hudson-River. Le plus long est le Mersey-Tunnel à Liverpool (3200 m.) Ceux qui creusèrent ces voies souterraines se heurtèrent à de grandes difficultés et des expériences fâcheuses se produisirent, comme celle du Liberty-Tunnel à Pittsburg, aux Etats-Unis, dont la ventilation défectueuse provoqua un jour une terrible panique. Ces tunnels dépassent à peine deux ou trois kilomètres; les obstacles qu'ils ont franchis ne peuvent se comparer au rempart des Alpes qu'on projette aujourd'hui de couper d'autostrades qui soient définitivement à l'abri de l'hiver. Le problème est donc d'une grandeur nouvelle; il n'effraye cependant pas les ingénieurs et les projets de tunnels routiers sous les Alpes foisonnent.

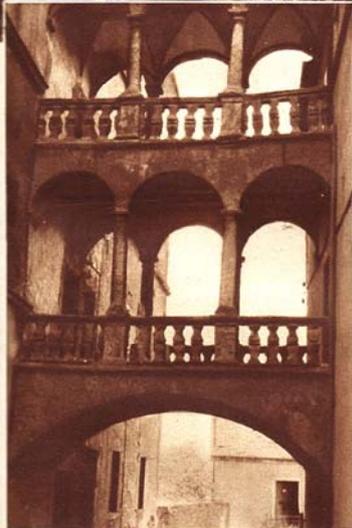
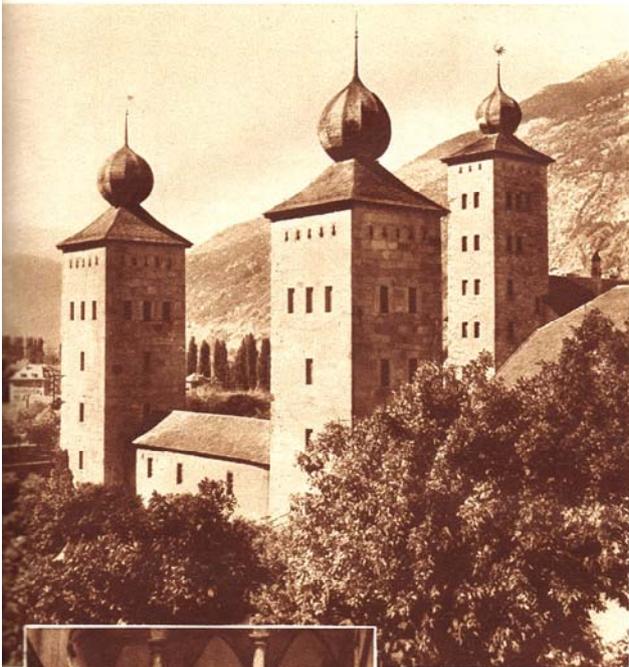
C'est le projet de percement du Mont-Blanc, lancé en France et en Italie par des partisans d'autant plus chaleureux qu'un rapprochement politique s'est fait entre les deux pays, qui a mis plusieurs projets semblables à l'ordre du jour en Suisse. Ce tunnel routier, passant sous le massif, entre le Mont Blanc et la Dent du Géant irait de Chamonix à Entrèves. Long de douze kilomètres et demi et formé de deux galeries, il coûterait de 200 à 300 millions de francs français. Soumis à la Chambre des députés, ce projet a été favorablement accueilli en France, où l'on s'accorde généralement pour trouver que la percée du Mont-Blanc serait une opération rentable, qu'elle permettrait de donner du travail à plusieurs milliers d'ouvriers pendant environ cinq ans en diminuant d'autant le chômage, qu'elle créerait une importante voie de transit sur la ligne Paris-Rome et qu'en fin de compte ce serait là une attraction de premier ordre qui donnerait à la Haute-Savoie une prospérité digne de ses splendeurs naturelles.

Aussitôt, le projet du Mont Blanc opposa les uns aux autres les intérêts divers de notre Suisse romande, Genève voyant là des avantages certains et un moyen propre à faire prospérer son tourisme, tandis que Lausanne, et le Valais surtout, signalaient le danger menaçant leur industrie hôtelière. Divers projets dont on discutait déjà, furent alors opposés chez nous à celui du Mont Blanc et les Suisses allemands étudièrent à leur tour d'autres voies sous-alpines: les cantons de la Suisse orientale vont se faire les champions d'un tunnel de 5 km. sous le col du San Bernardino tandis que des ingénieurs zuricois exposent en détail la création d'une autostrade de 15 km. sous le massif du Saint-Gothard.

En Valais, il n'y avait pas moins de quatre projets différents: un tunnel de 9 km. sous le col Ferret, de La Fouly à Entrèves sur le versant italien, un tunnel partant du Val Ferret à la cote 1800 m. environ pour aboutir dans la vallée du Grand-Saint-Bernard, une autostrade souterraine de 7 km. partant de la cantine de Proz, sur la route du Grand-Saint-Bernard, et rejoignant l'Italie; enfin, un tunnel routier complètement sur territoire valaisan et creusé sous le massif du Simplon, à 1200 m. d'altitude environ et sur une longueur de 12 km. Cependant le projet Perrin-Tuscher qui paraît plus facilement réalisable et moins coûteux, l'a éclipsé et la plupart des Valaisans sont maintenant partisans de la transformation de la seconde galerie du Simplon en tunnel routier. — Ce projet est compris dans ses grandes lignes. On sait que le tunnel des C. F. F. a deux galeries parallèles.



L'auto a tué les postillons; maintenant c'est les muletiers, si « couleur locale » qu'elle relègue parmi les souvenirs du « bon vieux temps ».



Les gracieuses galeries du château Stockalper.

L'antique château Stockalper, à Brigue, a vu passer les soldats de Napoléon qui construisirent la route du Simplon; plus tard, il assista au percement du tunnel, puis au vol transalpin de Chavez. Verra-t-il prochainement l'ouverture du tunnel routier du Simplon ?

D'autre part, en admettant finalement que le second tunnel du Simplon soit cédé à la circulation automobile, la station de croisement des trains au milieu du tunnel devrait évidemment rester à la disposition du chemin de fer, or le plus récent devis du projet Perrin-Tuscher ne prévoit pas, semble-t-il, les frais d'établissement d'une galerie d'évitement. D'ailleurs ce devis, disent encore des experts, laisse-t-il une somme suffisante à l'installation des ventilateurs et des canaux d'air tout le long du tunnel, problème pour lequel les ingénieurs ont promis une étude plus approfondie que celle de leur projet actuel ? . . .

Il est possible que le Conseil fédéral soit amené à prendre position avant la fin de l'année au sujet de ce projet. Le tunnel routier du Simplon est donc au premier plan de l'actualité, entre toutes les autostrades souterraines qui sont discutées aujourd'hui et dont la construction se fera peut-être un jour... Si, d'ici là, l'avion qui franchit facilement un obstacle comme les Alpes, n'a pas à son tour détrôné l'auto !

J.-G. M.



Des gardes-frontières italiens : « Un tunnel pour automobiles reliant l'Italie à la Suisse ? Excellent ! L'hiver serait alors moins ennuyeux pour nous dans le Val d'Iselle ! »

(Reportage photographique de Max Kettel, Genève)



Chiodoli, podestat de Domodossola, ne croit pas que le gouvernement italien s'opposera au projet du Simplon que sa sympathie aille à celui du Mont Blanc, car il y a de routes automobiles, mieux cela vaut ! « Le conseil d'Etat valaisan Escher, qui est acquis à l'idée du tunnel routier, à la réalisation laquelle il voit un intérêt vital non seulement pour le Valais, mais pour la Suisse entière.



Un paysan valaisan : « Une route automobile à travers la montagne ? Ce serait très bien ! Nous autres, Valaisans, n'avons jamais fait obstacle au progrès, et nous savons bien que le monde ne reste pas immobile. Plus il y aura de trafic, mieux les affaires marcheront. Donc, si ce projet procure pain et travail, en avant ! »



Le maire de Brigue : « Pour une localité telle que Brigue, être connue comme station estivale ne suffit pas. L'hiver est long chez nous et aujourd'hui il est deux fois plus pénible d'attendre la réouverture des cols. Les gens de Brigue ont toujours attendu beaucoup du Simplon et maintenant comme il y a 50 ans, ils sont « Pro Simplone » ! »



Un mécanicien des C. F. F. : « On n'abandonne pas volontiers aux autos un tunnel comme celui-ci ! Naturellement, une galerie suffirait pour le trafic ferroviaire, mais quand on a « fait » pendant des années un tunnel, cela vous serre le cœur de le céder tout à coup à la concurrence ! »

bles. Il s'agirait de limiter le trafic ferroviaire à une seule des voies. Sur l'autre, les rails seraient laissés en place et l'on bétonnerait à leur niveau une dalle servant de surface de roulement pour les autos. Les dimensions du tunnel sont suffisantes pour assurer le passage des voitures des plus grandes dimensions et pour l'installation, à la voûte, des canaux d'aération qui aspireront et refouleront l'air le long du souterrain.

La galerie n'est large que de cinq mètres. C'est en sens unique que se ferait le trafic, aux heures paires de Brigue à Iselle et aux heures impaires d'Iselle à Brigue. Voici la réglementation du trafic telle que la prévoit le projet : dépassement interdit, vitesse minimum de 60 km. à l'heure pour permettre l'écoulement de 80 voitures à l'heure, à intervalle de 30 secondes. La durée du trajet étant de 20 minutes, le trafic fonctionnerait pendant 40 minutes. Les petites galeries latérales qui font communiquer les deux voies de l'actuel tunnel, tous les 200 mètres, seraient murées et les espaces laissés libres, serviraient de refuges, reliés aux deux extrémités et au centre du tunnel par le téléphone. En cas de panne, l'automobiliste réfugié là alerterait la dépanneuse électrique qui arriverait en moins de 10 minutes, munie de tous les appareils nécessaires. D'ailleurs les services de l'autostrade, installés à l'entrée du souterrain, contrôleraient l'état général de toute voiture, l'obligeant par exemple à faire le plein d'essence et à changer les pneus défectueux pour éviter si possible, les pannes. Des pilotes seraient à la disposition des automobilistes qui ne voudraient pas se risquer seuls dans ce long souterrain éclairé par des projecteurs spéciaux.

Cette idée paraît à ses partisans d'autant plus séduisante que sa réalisation ne coûterait que trois millions suisses suivant le devis du projet. Elle serait accomplie en une année et son rendement financier serait assuré par un trafic annuel de 150.000 voitures, payant dix francs pour le passage. — Une enquête impartiale, comme celle-ci, oblige cependant à exposer la réserve avec laquelle on considère ce projet dans différents milieux. Dans les milieux ferroviaires, on soulève des objections de plus en plus précises. On trouve surtout que les études faites jusqu'ici ne se préoccupent aucunement des besoins de l'exploitation ferroviaire sur une artère d'une importance considérable. L'achèvement de la seconde galerie du Simplon, en 1922, mit fin au pis-aller qu'était l'exploitation d'une ligne internationale en simple voie, dans un tunnel de près de 22 km. avec station de croisement au milieu. Même avec le trafic diminué d'aujourd'hui, le retour à cet état primitif est impossible, m'a-t-on affirmé. Non seulement la capacité de concurrence du Simplon serait atteinte, mais la sécurité de cette ligne ne serait plus la même.

Tandis que les promoteurs du tunnel routier prévoient un trafic annuel de 150.000 autos sur leur autostrade, les statistiques des C. F. F. donnent, en nombres ronds, 1000 voitures transportées par wagon et 14.000 autos franchissant annuellement le col du Simplon. Ils mettent en regard de ces chiffres les 370.000 voyageurs qui traversent la frontière par chemin de fer, soit mille par jour en moyenne, pour dire qu'on ne saurait désavantager ceux-ci au profit des usagers de l'autostrade.

35 cts · No 46
57^eme année

14 novembre 1935
Paraît le jeudi

L'Illustré

« L'ILLUSTRÉ » S. A.,
27, rue de Bourg, Lausanne

Revue hebdomadaire suisse

Supplément pour la jeunesse:
« Mon Illustré »



La mystérieuse Elissa Landi

Elissa Landi s'est fait un nom comme écrivain et surtout comme vedette de l'écran. A ce double titre, elle est certes fort intéressante et sympathique, mais il y a dans son origine un parfum de mystère qui entoure son nom d'une auréole de légende. On dit, en effet, qu'Elissa Landi serait la petite-fille d'une grande impératrice européenne du siècle dernier. Deux de nos collaborateurs abordent cette question à la page 1445 du présent numéro.

Les mystérieuses beautés...

UNE STAR PETITE-FILLE D'IMPÉRATRICE?

Un chercheur a découvert récemment dans un coin de la bibliothèque publique de New-York un livre prohibé en Angleterre et aux Etats-Unis et dont l'auteur est la comtesse Caroline Zanardi, la mère d'Elissa Landi. Ce livre est intitulé: *Le secret d'une impératrice*. La comtesse Zanardi y conte qu'elle fut élevée dans une famille Kaiser, à Vienne. Mais une dame d'une grande beauté et à qui on ne s'adressait qu'avec le plus grand respect y venait souvent la voir...et, peu à peu, la jeune Caroline, dite Kaiser, découvrit que cette visiteuse était tout à la fois sa mère et l'impératrice Elisabeth d'Autriche (qui fut assassinée à Genève). On sait que l'impératrice n'aimait pas la vie de cour: elle ne voulait à aucun prix que sa fille devînt une archiduchesse, même si, plus tard, son existence légale était reconnue.

La comtesse Caroline raconte que sa mère lui parlait souvent de Louis II de Bavière (mort depuis quelques années) et lui disait qu'en lui elle avait perdu son meilleur ami et soutien. Elle lui donna un jour une miniature de ce roi en lui recommandant de la porter toujours sur elle... (Que le lecteur comprenne...)

La comtesse allait atteindre sa majorité lorsque l'impératrice consentit à la faire présenter à la cour, et l'événement était sur le point de s'accomplir lorsque Elisabeth fut lâchement assassinée à Genève par Luccheni (1898).

Caroline, en proie à un immense chagrin tenta de se suicider; puis elle fut mariée à un certain baron qui dilapida toute la fortune que l'impératrice lui avait discrètement léguée.

Ils allèrent habiter un petit village près de Vienne. C'est là que naquit Elisabeth-Marie Christine, dite Elissa Landi, le 6 décembre 1904.

Plus tard, les époux se séparèrent. La comtesse Caroline émigra en Amérique, où elle eut une vie pénible et précaire. C'est à Vancouver qu'elle fit la connaissance du comte Zanardi qu'elle épousa. Dès lors, elle s'appliqua à faire reconnaître sa haute naissance. Elle alla rendre visite à la sœur de l'impératrice: la reine Marie-Sophie qui lui fit offrir de l'argent, mais c'était plus que de l'argent qu'elle voulait! Elle écrivit alors son livre où elle exprime la conviction qu'une fois connue, son histoire s'avèrera comme authentique, mais les gouvernements, hélas, firent interdire la vente de cet ouvrage.

Ces renseignements sont naturellement donnés sous toutes réserves; ils sont extraits d'un long article d'un « magazine » américain¹. Michel EPUY.

¹ Les allégations du magazine américain que cite M. EpuY sont fort sujettes à caution et ne semblent guère concorder avec la haute figure de l'impératrice telle qu'elle ressort du très beau livre que lui a consacré Karl Tschuppiak, livre dont une remarquable traduction française, signée Gabrielle Godet, a paru chez Plon: « Elisabeth, impératrice d'Autriche ». (Réd.)



L'actrice Elissa Landi.



L'impératrice Elisabeth d'Autriche.

Certains journalistes américains veulent voir une ressemblance frappante entre ces deux femmes. A en juger par ces deux portraits, Elissa et Elisabeth sont pourtant chacune elle-même.

Une vedette nous raconte sa vie

D'autre part, un journaliste vaudouï qui a connu personnellement Elissa Landi, lors d'un séjour à Hollywood, nous donne quelques souvenirs :

Elissa Landi était debout sur le balcon de sa maison, dans l'éclat d'un clair matin de Californie. Ses cheveux d'un blond ardent flamboyèrent au soleil. Elle était éblouissante de santé et de beauté, très simplement vêtue de rouge, un gros rubis au doigt et ses grands yeux verts à demi voilés par les cils, dans la forte lumière.

Nous avions décidé de partir pour les collines, à la poursuite de la fraîcheur matinale.

Arrivés au canyon où nous voulions faire notre excursion, nous avons quitté la voiture. C'est alors qu'Elissa Landi m'a raconté sa vie.

Elle n'a pas d'accent étranger en parlant notre langue et elle s'exprime avec la même facilité en anglais, en allemand et en italien. C'est une Européenne. Elle est née à Venise et « c'est ce qui m'a mis au cœur ce grand désir de vivre un jour en Italie », dit-elle volontiers. Elle fut éduquée en Allemagne, en France et en Angleterre et suivit plus tard sa mère au Canada.

Sa mère... Elissa a pour elle une piété profonde, faite de tant d'admiration, de respect et de tendresse! Elle ne parle pas volontiers de son ascendance et jamais elle n'a laissé entendre qu'elle pouvait être petite-fille d'impératrice. Mais, tout en parcourant le sauvage Topanca-Canyon, elle m'a dit que sa mère était née archiduchesse Caroline, sans préciser de quelle branche de la famille d'Autriche. Très jeune, elle s'était brouillée avec sa famille, pour avoir épousé un petit noble contre le gré des siens. Ils s'adoraient, ils s'enfurent aux rives ensoleillées de l'Adriatique. Le père d'Elissa était un musicien d'une étonnante virtuosité, mais il était volage et fou et n'avait pas du tout le sentiment de la responsabilité paternelle. Un jour, il abandonna sa femme et ses enfants. — Sans famille, sans amis, la mère d'Elissa émigra en Amérique...

— Je revois ma mère dans les rues de Vancouver au Canada, dit Elissa. Elle avait longuement cherché du travail et on l'avait finalement engagée dans une boulangerie. — Elle portait les miches dans une grande corbeille et je la suivais de maison en maison, tenant toujours sa jupe d'une main. Elle était d'une rayonnante beauté, si élégante dans ses simples atours, si distinguée et si fine que tout le monde se retournait sur son passage.

C'est de cette séduisante boulangère que tomba follement amoureux le comte Zanardi-Landi, pittoresque figure d'ancien capitaine au long cours et de chercheur d'or en Alaska. — « Mon véritable père, dit Elissa, celui dont toutes les splendides aventures remplissent ma mémoire et nourrissent mon imagination. » Elle porte aujourd'hui son nom.

Dans les biographies que les journalistes américains donnèrent d'Elissa Landi à son arrivée à Hollywood, on trouve généralement cette phrase: « Miss Landi refuse de donner des renseignements sur sa famille! » Et ce n'est pas la naissance de sa mère (que l'on ignorait alors) qui valut à l'actrice l'accueil empressé des producteurs d'Hollywood, mais bien son jeu.

A dix ans, Elissa écrivait de petites nouvelles. A dix-huit ans elle publia son premier roman « Neilson » que la critique anglaise accueillit avec éloges. C'est avant tout pour se documenter pour une nouvelle œuvre qu'elle monta sur la scène. Mais dès ses débuts, son talent fut si manifeste qu'elle joua bientôt le principal rôle féminin de la « Tempête » de Shakespeare et, dès lors, elle ne quitta la scène que pour l'écran. Jouant à New-York, elle remporta un succès si retentissant que les cinq grands studios d'Hollywood lui offrirent simultanément des contrats dorés. Elle accepta celui de Fox et c'est ainsi qu'elle arriva à Hollywood. Son talent s'est affirmé depuis dans plusieurs films.

Elissa Landi avait annoncé à ses parents une visite que je leur fis à mon retour d'Hollywood. Ils habitaient alors à Londres un petit hôtel privé de Belsize Park. Le comte Zanardi-Landi avait dans les yeux cette flamme de jeunesse et d'aventure qui communique l'enthousiasme. Et la comtesse était bien telle que je l'avais imaginée, d'après les propos de sa fille, avec de la bonté dans ses yeux fatigués, de la douceur dans sa voix, une parfaite distinction dans ses gestes un peu las, un port de tête altier et cette majesté naturelle qui ne peut être feinte...

J. G. M.

P. S. Elissa Landi vient de tourner à Paris le rôle principal de « Koenigsmark », film tiré du célèbre roman de Pierre Benoit.

Dont l'envoûtante Sissi naturellement fait partie.



Le maréchal Badoglio en compagnie du général Gamelin, chef de l'état-major français, aux récentes manœuvres de l'armée française. Le maréchal Badoglio, lui-même chef de l'état-major italien, est la plus haute personnalité militaire de la péninsule. En lui confiant la direction des opérations en Afrique, Mussolini montre tout le prix qu'il attache au succès de la campagne en cours.

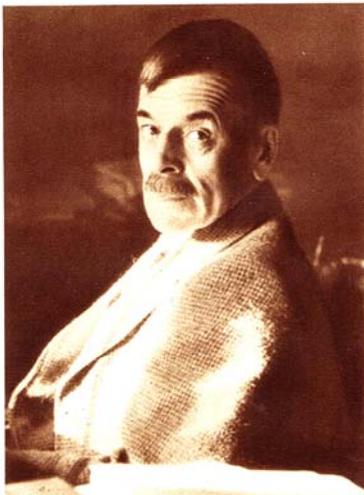


Le général de Bono interroge un Ethiopien venant faire sa soumission. Rappelé subitement en Italie, le général de Bono, commandant en chef du corps expéditionnaire, est élevé à la dignité de maréchal d'Italie et couvert de fleurs — comme Joffre lorsqu'il fut remplacé par Nivelle! On attribue ce changement dans le haut commandement italien au désir de voir accéléré le rythme des opérations. La nomination de Badoglio signifierait aussi que l'Italie est tranquille du côté du Brenner — voire qu'elle se désintéresse du sort de l'Europe centrale. En attendant, les sanctions contre l'Italie sont entrées en vigueur le 18 novembre.

La guerre italo-éthiopienne



Une colonne de « chemises noires » en marche dans la région de Makallé.



Le visage de l'écrivain semble participer de la roche et de l'eau : de l'un par le quasi définitif de son architecture, de l'autre par la mobilité de son expression.

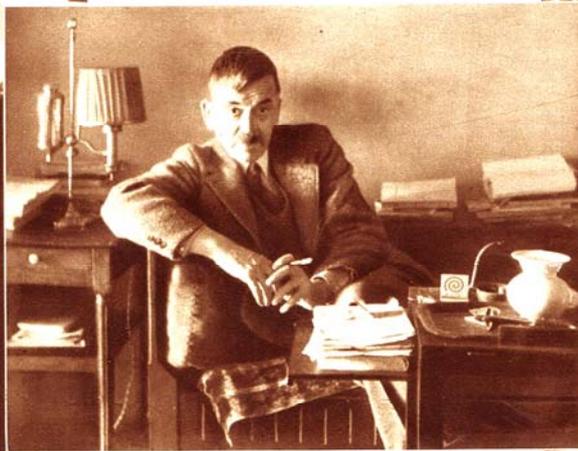
L fait doux sur cette route d'extrême-automne, si lente à longer le petit lac où la bise balance une barque bleue au-dessus des montagnes, des fermes et des forêts noyées. C'est le pays un peu vague que l'on traverse avant de redescendre vers le grand lac et les vignes, — un peu désert aussi. Des laboureurs encore, et dans les vergers le craquement tout-à-coup d'un cerisier qui cède... Mais le pas sonne longtemps seul. Pays si pareil à lui-même qu'on y passerait une fois de plus presque sans pensée, la tête peuplée d'un indéfini refrain de marche, si quelque inquiétude, née d'un livre nouveau, ne cessait de poindre l'esprit. « Le paysan ne doit son existence qu'à des décrets, à des textes de lois ; il devient ainsi peu à peu, sans qu'il s'en doute, mais jusqu'à quand ? un objet de musée, quelque chose qui se survit à soi-même, quelque chose qu'on conserve en témoignage d'un passé, qu'on juge utile de

¹⁾ « Questions » par C.-F. Ramuz. Editions d'« Aujourd'hui », H.-L. Mermod, Lausanne.

maintenir tant bien que mal, mais jusqu'à quand ? Car ces fantaisies coûtent cher... » La figure de ce monde paysan serait-elle donc si proche de sa ruine, ou tout au moins d'une altération profonde ? Tout ce qui m'entoure, les vignes maintenant et leurs grands vigneronnages bleus penchés, redressés, penchés, tout semble nier l'imminence d'une semblable catastrophe, mais cette question, Ramuz la pose parmi d'autres avec tant d'anxiété et d'amour qu'elle m'habite encore au moment où la maison du poète m'ouvre sa porte au bas de la longue façade verte et rose.

Voici la chambre de travail et ses deux fenêtres basses aux profondes embrasures, demeurée telle qu'au temps d'*Une main*, quand Ramuz, une manche d'habit flottante, le bras brisé étroitement serré contre l'éclisse, accueillait ses amis parmi la fumée de fiévreuses cigarettes, le visage tendu et las tout ensemble, durement frappé par la lumière de novembre qui joue avec le gris des murs, le marbre obscur de la cheminée, les abat-jour verts des lampes anciennes. Il y a même deux taches de soleil sur la table à écrire où le flot des feuillets vient battre un galet poli par de vraies vagues. « Mon goût va à la roche et à l'eau, à ce qu'il y a de plus solide

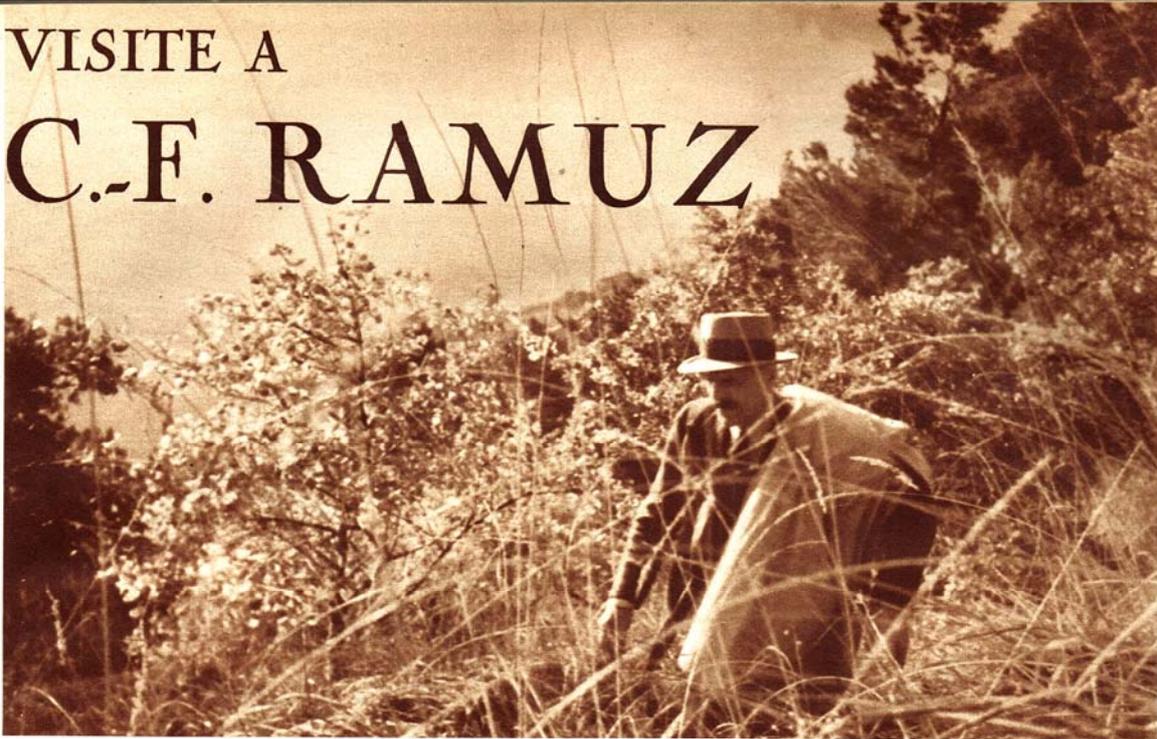
d'une part, et de plus stable, à ce qu'il y a d'autre part de plus fluide et fuyant. » Pourquoi, tout au long de notre entretien, cette autre phrase de *Questions* me revient-elle en mémoire ? Ne serait-ce point à cause de cette vive parenté qui éclate entre le visage du poète et ses préférences ? Il semble, ce visage, participer vraiment de la roche et de l'eau. Roc par le hardi et le quasi définitif de son architecture, cette assise d'une puissante personnalité, eau par la mobilité de l'expression, sûre instantanée de la pensée, toujours prête à en épouser l'abrupt ou sinueux contour. Il y a aussi quelque chose d'instantané dans le regard. Il trahit un don presque inquiétant d'emprise immédiate sur l'univers sensible : tout le spectacle offert est saisi d'un seul coup jusque dans ses plus infimes détails. Mais ce pouvoir de rapt s'allie à une sorte d'attente, soutenue parfois jusqu'à atteindre l'anxiété, ou brisée un instant par une lueur de malice amusée, amicale, — vaudoise. On devine que dans le riche butin que chaque coup



C.-F. Ramuz dans son cabinet de travail et sur l'escalier de son jardin.

Ramuz, le maître du langage, son côté dandy interpelle voire dérange. Un dandy qui traite des paysans et de la terre. Un intellectuel qui ne se salit pas les mains mais qui parle du terroir mieux que personne.

VISITE A C.-F. RAMUZ



Le « passage du poète » dans la campagne de Chexbres.

d'œil jette à son esprit et à son cœur, le poète fait son choix, ne retenant que ce qui a valeur véritable de *signe*. Cette attente, cette divination de l'essentiel lui permettent de prévoir, et de craindre... Transcrire notre dialogue serait ici tentative absurde et vaine, mais il faudrait donner au moins un exemple de cette coordination et de cette lecture des signes grâce à quoi Ramuz prend vue sur un avenir humain. « Ne voyez-vous pas (des très belles décorations de R. Auberjonois au Dézaley, notre causerie retourne à celle des *Questions* qui fut mon compagnon de route), ne voyez-vous pas, dit Ramuz (et je vois le sens des signes que je viens de lui énumérer en désordre), ne voyez-vous pas à quoi tendent tous ces changements dans le monde paysan qui vous attristent ? N'est-il pas en train de passer d'un système de production à un autre ? D'un mode d'exploitation — familial et privé — à un autre : collectif ? Tout semble s'y orienter vers une « collectivisation ». On n'apercevait plus, ou presque, de faucheurs de froment cet été, dites-vous. Croyez-vous que ce soit seulement à cause d'emblavures plus vastes que la faux cède à la faucheuse, et la faucheuse à ces énormes engins qui d'un champ de blé font un champ de gerbes, l'homme n'intervenant plus qu'à titre de mécanicien ? Qui dit moissonneuse-lieuse suppose presque toujours un certain nombre de paysans groupés pour en faire l'achat. L'outil abandonné, vient la machine, mais la machine propriété commune. Les vergers eux-mêmes, où chaque pommier donnait sa pomme à lui : vingt corbeilles, vingt espèces différentes — et différentes encore d'un lieu à l'autre, — n'en viendront-ils pas à produire collectivement une, deux pommes « standard », ainsi qu'on les y force peu à peu ? Si les hommes dans les champs sont maintenant tout l'été ces taches multicolores, jaune citron, vert amande, bleu cobalt, si la belle toile blanche a disparu, — ces chemises-polo qui triomphent font-elles d'eux autre chose que des *ouvriers* ?

— Quelle sera l'allure, selon vous, de cette métamorphose ?

— Cela, je pense, dit Ramuz, demeure assez imprévisible. Rien n'empêche même d'imaginer une transformation quasi-insensible. Voyez, par exemple, dans certains lieux de chez nous, le temps incroyable qu'a mis à s'installer la Réforme : une soixantaine d'années ! Cela suppose une messe insensiblement modifiée d'une génération à l'autre, le sermon grossissant peu à peu au détriment des autres parties du culte... Pouvait-on vraiment s'apercevoir d'un changement si graduel et si lent ?

— C'est à peine, avouai-je, si j'ose vous parler encore de tout cela, tant ce que vous me laissez entrevoir m'atteint directement.

— Cela m'atteint bien plus directement encore, réplique Ramuz. Et à ce mot, songeant à l'adieu fraternel et comme tremblant d'un sourd désespoir que le poète vient de dire dans *Questions* au paysan, je mesure l'angoisse qu'il peut éprouver à sentir proche la ruine d'un climat humain où une si vaste part de son œuvre a pu prendre vie et grandir.

Gustave ROUD.

Automne 1935.



Au Dézaley, cœur de ce Lavaux qu'il évoque dans plusieurs de ses romans, Ramuz se pénètre une fois de plus de la « beauté sur la terre ». Près de lui, l'éditeur Mermod et le sculpteur Casimir Reymond.

(Photos Gustave Roud, Carrouge près Mézières)